

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.48 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 36 72
 Union Postale. 21 42 84
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

FIGURES QUI PASSENT

GALLIFFET

Ce n'est pas un soldat, c'est le soldat... Il incarne aussi complètement que possible cette race d'hommes pour qui la raison de vivre consiste à risquer sa vie. J'ai dit « soldat » et non « militaire ». Ces deux termes ne se confondent pas tout à fait : des nuances les séparent. Le soldat est, si l'on veut, un militaire actif, le militaire est un soldat au repos. Le tempérament de M. de Galliffet est plutôt d'un soldat que d'un militaire. A une époque où beaucoup d'officiers, vieillissant dans les loisirs de la paix, sont des savants vêtus d'uniformes, il porte en sa personne comme un pli conquérant et guerrier. Il n'a jamais ressemblé à un ingénieur...

Voyez-le... taille aisée et souple, teint vif, œil ardent et congestionné, moustache martiale, voix spirituelle, on passe par moments des inflexions dures... réminiscences des anciens commandements. Malgré ses soixante-sept ans, il est resté jeune ; il a l'air de descendre de cheval et il semble toujours prêt à y remonter. Il y a en lui un gentilhomme, un mousquetaire, un gamin de Paris, un brigadier de chasseurs d'Afrique. Sa carrière est un tissu de fabuleux faits d'armes, d'amours extraordinaires, de gages paradoxes, de défis au sens commun. Dumas en eût tiré le sujet de dix romans d'aventures. M. de Galliffet est un Marbot qui n'a pas encore écrit ses Mémoires...

Dès l'âge le plus tendre, sa vocation se dessine : il veut entrer à Saint-Cyr. M. de Galliffet père s'y oppose, car lui le répugne que quelqu'un des siens serve le roi Louis-Philippe. Mais le trône renversé, il lève son veto. L'adolescent n'a plus la patience de se préparer aux examens de l'École. Il a en poche son diplôme de bachelier : il s'engage au 1^{er} hussards... Le voilà parti... Il va enlever à la baïonnette les galons, les honneurs, la vertu des femmes, les canons de l'ennemi. Rien ne l'arrête. Partout où il passe, il laisse un parfum de liberté, d'héroïsme ; et, pour qu'on ne lui tienne pas rigueur de ses coups de tête, il y ajoute des coups d'éclat. Chacun de ses duels (et il en a eu de terribles) est effacé par une citation à l'ordre du jour. En Crimée, il monte à l'assaut du Mamelon-Vert et son entrain lui vaut d'être décoré.

Au cours de cette expédition, où il se distingue si vaillamment, il n'était pas seulement dévoré par l'appétit de la gloire... Il aimait, il aimait aimé... La dame de ses pensées l'avait suivi près du champ de bataille. Elle attendait à Balaklava qu'il pût aller la rejoindre. Mais la consigne était formelle : défense de franchir les lignes françaises. Le sous-lieutenant de Galliffet tourne la difficulté : il force les avant-postes, essuie le feu des Russes, court au rendez-vous et en revient à l'heure de la diane, souriant et reposé, passant d'un combat à l'autre, et toujours prêt pour l'assaut ! Quelle femme eût résisté à de telles gentillesses ? Elles ne résistaient pas ! Leurs cœurs s'accrochaient aux camarades du bel officier des guides. Elles pleuraient son absence, elles fêtaient son retour. Que de triomphes, quand il passait à Paris entre deux campagnes ! Il n'y restait pas longtemps... car, alors, la France avait l'humeur belliqueuse.

Il marche... Il marche... Il fait sonner ses éperons sous toutes les latitudes, en Algérie, en Italie, au Mexique. Et les légendes s'accumulent autour de sa jeune renommée. On assure que le lieutenant de Galliffet, voulant gagner un pari, a sauté avec son coursier, du haut d'un pont dans le Rhône ; que le capitaine de Galliffet, assaillant le couvent de Guadalupe, devant Puebla, a eu l'abdomen déchiré par un obus, qu'il a mis ses entrailles dans son képi et s'est fait fabriquer un ventre en argent. Que ne raconte-t-on pas ! Ces histoires sont à peine exagérées. M. de Galliffet les narre lui-même avec enjouement. Elles lui suggèrent de délicieuses plaisanteries.

Apprenant que la valeur de l'argent a baissé, il s'écrie :
 — Si ma plaquette diminue de 50 pour 100, que diront mes créanciers !
 Et la cour et la ville se régalent de ce trait. Aux Tuileries, on l'adore. On a suivi avec émotion ses exploits et ses malheurs : comment il fut blessé, comment il fut guéri, comment ses camarades allaient querir de la neige dans la montagne, à travers la fusillade, pour entretenir sur sa plaie une fraîcheur salutaire. L'impératrice Eugénie prenait un sorbet, lorsqu'une dépêche lui apportait ces détails :
 — Je jure, dit-elle, de ne plus jamais manger de glace, si le marquis de Galliffet ne nous est rendu.
 Le marquis était trop galant pour imposer cette évasion à sa souveraine. Il refusa de mourir.
 Et à peine rétabli, le voilà qui repart. Il échange un coup d'épée avec le prince Murat, pour se refaire la main, puis regagne l'Amérique, contre laquelle il n'avait pas de rançune. Il y devient colonel. Le 30 août 1870, il reçoit les deux étoiles. Le lendemain, à Sedan, Ducrot lui jette sa parole célèbre :
 — Encore un effort ! pour l'honneur de nos armes !
 Galliffet répond avec tranquillité :
 — Tant que vous voudrez, mon général !
 Et il enlève ses cavaliers dans un fougueux élan qui arrache un cri d'étonnement et d'admiration au roi de Prusse.

Ici s'arrête la première phase — la phase épique — de l'existence de M. de Galliffet. Comme tous ses compagnons, il dut s'occuper à réparer nos désastres, en attendant de les pouvoir venger. Mais il ne se résigna pas à devenir un simple administrateur. La même fureur d'activité qu'il déployait sur les champs de bataille, il l'appliqua à la besogne semipacifique de l'organisation de l'armée. Il fit tous ses efforts pour que les manœuvres auxquelles il présidait comme commandant de corps ressemblaient à la guerre. Il les dirigeait avec délices. C'était une façon de dépenser une énergie et d'exercer des talents, désormais inemployés. Tous ceux qui furent sous ses ordres se rappellent les journées où ils piochaient autour de leur général. Il lesait les plus jeunes capitaines ; il y mettait sa coquetterie. Il exigeait beaucoup d'eux et préchait d'exemple.

Que de fois il partit de Tours pour Saumur à trois heures du matin ! S'installant dans un coin des écuries, enveloppé de son manteau, ordonnant de sonner le boute-selle, il assistait à l'opération. Malheur aux retardataires, aux paresseux ! Il les cravachait de virulents reproches, et ne s'en tenait pas toujours là. Ils redoutaient son autorité et le respectaient, car il ne leur demandait aucun sacrifice qu'il ne fût le premier à s'imposer. C'est ainsi qu'il eut un jour l'idée de prohiber dans son corps la tenue civile. La capitale de la Touraine fut scandalisée d'une mesure aussi sévère. Mais le général l'observa rigoureusement. Lorsqu'il allait à Paris en jaquette, il se rendait à la gare dans une voiture close et défendait qu'on lui rendît les honneurs...

Oui, certes, M. de Galliffet a du goût pour l'uniforme. Il est vrai que l'uniforme lui va si bien !...

La désinvolture dans la bravoure est peut-être le trait saillant de M. de Galliffet. Et par là il se rapproche des types du dernier siècle et nous fait ressouvenir qu'il est marquis. On le voit se hausser sur les étriers et disant à ses hommes avec une exquise politesse :

Messieurs, préparez-vous, nous allons charger !
 Il ne lui manque qu'un doigt de poudre pour se confondre avec un héros de Fontenoy ; et encore la nature s'est-elle chargée de le lui fournir. M. de Galliffet, avec ses cheveux blancs, sa joue rasée et sa moustache agressive, a la physionomie d'un garde-français. Il en a aussi le tempérament, la jovialité, la gaillardise. Quoiqu'il ait passé la saison des passions orageuses, il n'a pas perdu l'envie de plaire. Il a d'heureuses audaces. On cite de lui des mots charmants qu'il ont couru Paris. Un soir, il dinait chez Mme Adam. Il n'arrive qu'à neuf heures. La maîtresse de la maison ne peut lui celer son dépit. Après une parole d'excuse, il s'approche d'elle et, admirant le décolletage de sa robe : « Les belles épaules ! » s'écrie-t-il ; et il y dépose un baiser. Mme Adam riposte à cette impertinence par un soufflet donné du bout de son éventail. Et Galliffet de répliquer, sur le ton et avec le sourire d'un Lauzun :

— Maintenant que j'en sais le prix !
 Et il vole un second baiser. On n'est pas plus « dix-huitième ».

Ceci n'est que jolir ; il a prononcé des paroles plus graves et qui dévoilent d'autres replis de son âme.

Il a dit un jour : « Le soldat me suivra partout où il me verra sur son cheval », montrant ainsi qu'il était sûr du dévouement et de la confiance de ses troupes. En ces lignes encore s'épanouit la mâle intrépidité du chef habitué à violer la victoire.

« Le jour où la guerre sera déclarée, il y faudra combattre avec notre dernier homme, notre dernier fusil, notre dernier nerf ; chaque Français saura qu'il n'a que le choix entre la mort glorieuse et la Cour martiale. »

C'est là sans doute une déclaration que n'eût pas désavoué Vercingétorix. M. de Galliffet est le fils de ces Gaulois qui ne redoutaient rien au monde, sinon que le ciel ne chût sur leur tête. Il possède toutes leurs qualités et quelques-uns de leurs défauts. Il cède à l'impulsion du premier mouvement ; cet entraîneur se laisse entraîner ; il est, capable d'actes cruels et d'actes chevaleresques. Il fusilla sans pitié les communistes, mais il refusa la cravate de commandeur que lui offrait M. Thiers, ne voulant pas « pécher une récompense dans le sang français ». Et, dans une circonstance qu'il est bon de rappeler, il montra une grandeur peu commune.

Un matin du mois de mars 1871, M. Thiers le manda et lui dit :
 — Vous allez prendre quatre escadrons et vous rendre au pont des Bergeries. Il y a là deux ou trois cents gardes nationaux que vous ramasserez en un clin d'œil.

Le général obéit ; mais voilà qu'en approchant des Bergeries, il se trouve devant un bastion bien armé et défendu par trois mille combattants. Il était trop tard pour reculer. Les gardes nationaux couchent en joue ces cavaliers pris au piège. Le général machonne sa moustache et murmure :
 — Nous sommes f... !
 Soudain une inspiration lui vient. Il appelle un aide de camp. Le lieutenant Bernard d'Harcourt se présente :
 — Suivez-moi.
 Et ils filent au petit trot vers les insurgés. Ceux-ci se déploient en demi-cercle, de manière à envelopper les deux imprudents. Bernard d'Harcourt avait allumé une cigarette et songeait :
 — Nous aurons de la chance si nous nous tirons de là.
 Cependant ils étaient arrivés à portée de la voix.
 — Que voulez-vous ? leur cria un commandant à barbe blanche qui arborait des galons de lieutenant-colonel !

— Ecoutez bien, dit Galliffet. Il n'y a pas eu une balle échangée entre Paris et Versailles. Si vous mettez bas les armes, c'est l'amnistie. Si vous persistez, c'est à partir de demain le combat sans merci... Choisissez !

Des clameurs enragées s'élevèrent dans l'état-major des fédérés. Galliffet attend les bras croisés, Bernard d'Harcourt continue de fumer sa cigarette. Enfin le lieutenant-colonel s'approche :

— Dites à M. Thiers que nous refusons...
 Les deux parlementaires tournent bride. Le cheval de M. Bernard d'Harcourt esquissa un temps de galop... et Galliffet s'écria :

— Au pas, nom de D... ! ils croient que nous avons peur !
 Un mois plus tard, on lui amenait un lot de prisonniers parmi lesquels le vieux lieutenant-colonel à barbe blanche. Le général ne le laissa pas traduire en Conseil de guerre et lui rendit la liberté. Ainsi se déroula cet épisode, qui vaut un conte de Mérimée...

Quand M. de Galliffet dut prendre sa retraite en 1895, il tomba dans une grande tristesse. A quelqu'un qui manifestait le désir de l'interviewer, il écrivait :

« Je souhaite de mourir dans le silence de tous. Le bien qu'on pourrait dire de ce que j'ai fait serait discuté, le mal serait approuvé. Mon successeur est meilleur que moi. On en dira plus tard autant du sien. C'est le progrès. »

Il y a dans ces phrases un grain d'amertume. Songez donc ! Cet homme a traversé, comme un boulet, la moitié du siècle. Jamais il ne s'est reposé, et tout à coup vous l'obligez au repos. Il ronge son frein, il s'ennuie. Ses bouillonnements ont besoin de s'épancher.

Il en ont aujourd'hui l'occasion. Et cette occasion, je ne crois pas que M. de Galliffet l'ait cherchée, mais il ne l'a pas fuie. Le revoyant plongé dans la lutte, — son élément... Quelles que soient les actions qu'il accomplisse, elles ne peuvent avoir qu'un but : Maintenir les traditions et le prestige de ce qui fut le culte et le tourment de sa vie :
 L'ARMÉE !
 Adolphe Brisson.

Échos

La Température

La dépression qui a amené du mauvais temps cette semaine dans nos régions s'éloigne vers la Russie. Néanmoins des pluies sont encore tombées sur le Centre et l'Ouest du continent et hier encore, à Paris, les ondes ont été fréquentes. La température est stationnaire. Le thermomètre marquait hier matin, vers huit heures, 16° au-dessus et ne dépassait pas 20° dans l'après-midi. Le vent du nord-ouest domine, un temps beau et frais est probable. Dans la soirée, le baromètre marquait 765 mm après avoir indiqué 766 mm dans la matinée.

Dièpre. — Thermomètre : 18° ; mer belle, temps chaud.

Les Courses

A deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :
 Prix de la Christinière : La Fleurière.
 Prix de la Seine : Mathias.
 Prix de France : Feuillade.
 Steeple-Chase militaire : Brancornier.
 Prix Black-Rose : Glamis.
 Prix La Vague : Castelviel.

OUVREZ L'ŒIL

Pendant vingt-quatre heures encore la question palpitante sera celle-ci : la Chambre va-t-elle renverser demain lundi le cabinet Waldeck-Rousseau ? Les députés qui affectent d'avoir peur de Baudin et de Millerand uniront-ils leurs terreurs simulées dans une coalition assez nombreuse pour que le cabinet ne puisse lui résister ?

Si l'on tenait compte des crailleries de quelques illustres inconnus parlementaires, pieusement recueillies par certains journaux ; si l'on tenait compte du grand trouble intellectuel que se manifeste chez les modérés, on pourrait craindre que les langes du nouveau ministère ne lui servissent de linceul.

Il est extraordinaire, le trouble des modérés, pour ne parler que de ceux-là. M. Méline lui-même en est arrivé, dans son journal, à reprocher aux membres du cabinet d'être des révisionnistes. Ce grief est plein de savoir. Il prouve que, pour cet homme de gouvernement, la Cour de cassation n'existe pas. Elle a cependant voté la révision, cette Cour, à l'unanimité. Et aujourd'hui, ou les mots n'ont plus de sens, ou bien être révisionniste, c'est être respectueux des arrêts de la justice ; être antirévisionniste, c'est être factieux.

Donc, si l'on tenait compte du tumulte des couloirs, on devrait partager les craintes de la Bourse qui a baissé, à l'idée que le ministère pourrait être renversé. Mais le public et MM. les agents de change doivent se rassurer par une toute petite considération que je me permets de leur soumettre. D'abord, il n'y a pas, je crois, d'exemple qu'un Parlement, en dehors des périodes révolutionnaires, n'ait pas fait à un cabinet normalement constitué crédit de quelques jours. Il faut bien que les ministres aient le temps de commettre la faute qui doit les tuer.
 Et puis, renverser demain le cabinet serait peut-être un jeu dangereux. M. le Président de la République pourrait fort bien voir un prétexte et même une raison de se retirer. Les initiatives prétendues qu'il en a déjà fait la menace, certain soir où, fort enrhumé, il descendit de sa

chambre à coucher pour recevoir un fabricant de cabinets.

Ecoutez donc ! Cet homme, qui était si heureux et si respecté avant que l'éminent Faure se laissât glisser, n'a guère subi que des avanies depuis qu'il est Président de la République.

Il est arrivé dans sa bonne ville de Paris, sous les injures préparées et les sifflets stupéfiés. Ce n'est pas précisément un homme de cheval. Pour encourager l'élevage, il va s'ennuyer aux courses. Des messieurs excessivement chics lui crient : « Démission ! » et « Panama ! » L'un d'eux lui flanque un coup de canne sur son chapeau. Bien !

Le dimanche suivant, notre Dupuy l'embarque pour la même destination avec une telle abondance de gendarmes et de troupes qu'on aurait dit qu'il s'agissait d'exécuter Louis XVI ou de dégrader Dreyfus ! Ce n'est pas amusant, ça ! Prenez garde qu'il ne vous plaque, mes bons amis ! Et vous verrez si c'est Méline qui vous tirera du pétrin ! — J. CORNELLY.

A Travers Paris

Le Président de la République s'est rendu hier matin au Panthéon, où il a visité la tombe du Président Carnot.

Il était accompagné du général Bailoud, de M. Combarieu et du commandant Bon.

Une foule de cinq à six cents personnes, groupée sur la place, l'a salué à son arrivée des cris de : « Vive Loubet ! Vive la République ! »

MM. le capitaine Carnot et Ernest Carnot l'attendaient à côté de MM. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique ; Laurent, secrétaire général de la Préfecture de police, et de Gourlet, inspecteur général des palais nationaux, qui l'ont conduit dans les caueux.

On n'avait été prévenu au Panthéon de cette visite que dans la matinée, mais le gardien chef, avec l'aide de son personnel et des ouvriers actuellement occupés à certaines réparations, avait très intelligemment pris les dispositions nécessaires pour éclairer à temps les caueux et organiser un premier service d'ordre.

La visite du Président a duré une vingtaine de minutes. Il a été salué à la sortie des mêmes acclamations qu'à l'arrivée.

Aussitôt après son départ, les portes fermées, on a établi des barrières pour la visite du public qui a commencé vers onze heures. L'Association des journalistes parisiens et M. Landrieu, sous-préfet, ont des premiers apporté des gerbes de roses qui ont été placées à côté des couronnes qui décorent la tombe du Président Carnot.

A la suite d'un léger refroidissement et d'une assez grande fatigue causée par le surmenage des derniers événements, M. Leferrère, gouverneur général de l'Algérie, a été atteint d'un adénopneumon du cou.

Le gouverneur a dû subir hier matin une opération chirurgicale, qui a été fort habilement pratiquée par MM. les docteurs Labbé et J. Magnin.

L'état du malade, on pourrait déjà dire du convalescent, auquel un repos absolu d'une dizaine de jours est prescrit, ne laisse aux docteurs aucune complication à redouter.

Mgr Ireland a quitté Paris hier pour se rendre à Londres, d'où il retournera directement en Amérique.

L'éminent prélat a été reçu, ces jours-ci, par M. le Président de la République qui l'a charmé par la simplicité et la bonne grâce de son accueil.

INSTANTANÉS

M^{me} MATILDE SERAO

C'est aujourd'hui que Mme Matilde Serao va quitter Paris, après un séjour de trois semaines durant lesquelles on s'est disputé dans tous les milieux mondains, artistiques et littéraires, jusqu'aux moindres miettes de son temps.

Toujours souriante et de belle humeur, l'aimable femme aura passé au milieu de nous ces trois semaines vacancières en laissant de toutes parts l'impression d'un esprit ouvert, prodigieusement meublé, orné, connaissant nos écrivains mieux que nous-mêmes et jugeant avec une finesse charmante les mérites des uns et des autres... Fière pour son propre pays des belles œuvres qu'il a vues naître en ces dernières années, elle n'oublie pas la part d'honneur qui lui en revient ; mais, si elle a la fierté de ses livres, elle n'en a pas la vanité. Sa bruyante gaieté napolitaine laisse voir une âme généreuse encore dans sa finesse, et dore son talent d'un reflet de bonté.

Elle vous parlera volontiers du grand Verga, le Balzac italien, qu'elle met au-dessus de tous les romanciers d'outre-monts, pour son labeur infatigable, pour sa probité intellectuelle et pour sa puissance d'évocation ; elle vous vante le charme de Gabriele d'Annunzio, en qui le poète surtout l'enthousiasme ; — elle ne vous dira pas, elle oubliera de vous dire que parmi les trente ou quarante volumes dont la reine Marguerite a formé sa bibliothèque intime de Monza, pour en relire sans cesse les pages préférées, il y a un roman, un seul : *Adieu, l'Amour* ! signé Matilde Serao.

Petite, brune, vive, elle a le verbe haut et claironnant. Infatigable, on l'a vue, depuis son arrivée, recevoir des Impératrices, visiter des Reines et des princesses, dîner avec l'Académie, souper avec des compatriotes, et regagner sa chambre quand le soleil se levait. Ce qui ne l'empêchait pas de repartir chez son éditeur des premières heures de la matinée, toujours aussi alerte, aussi heureuse de vivre, d'observer et d'apprendre.

Nous nous sommes laissés dire qu'entre temps elle trouvait le moyen de télégraphier des nouvelles politiques à son journal, *El Matino*, de Naples, et d'écrire, après les articles que le *Figaro* a publiés, d'autres articles encore, que l'on s'arrachait là-bas.

M. LÉPINE

On ne peut pas dire que ce soit un revenant ; mais c'est un revenu. Nouvellement installé hier à la Préfecture de police, où il avait fort bien réussi et d'où il fut envoyé comme gouverneur général en Algérie. L'expérience fut, cette fois, moins heureuse. Il est vrai que ce ne fut pas tout à fait la faute de M. Lépine.

C'est d'ailleurs toujours le même système, en France. Quand un homme est bien dans une place, on l'enlève pour le mettre dans une autre. Les Anglais disent : « *The right man in the right place*. » C'est un adage qui chez nous n'a jamais été appliqué.

A sa rentrée d'Algérie, on appela M. Lépine au Conseil d'Etat où — sauf le respect qui est dû à cette haute assemblée — il devait prodigieusement s'ennuyer. Ce n'est pas là, en effet, le milieu qui convient aux hommes actifs et entreprenants. On a toujours, heureusement, la ressource d'en sortir, et M. Lépine, somme toute, n'aura pas été long à revenir au poste qui lui convient le mieux et où il peut rendre le plus de services.

Né en 1846 à Lyon, avocat, à derrière lui une longue carrière administrative. Est entré, en effet, en 1877, dans l'administration. Y a débuté comme sous-préfet de Laval. Fut successivement sous-préfet de Montbrison, de Langres, de Fontainebleau ; préfet de l'Indre, secrétaire général de la Préfecture de police, préfet de la Loire, préfet de Seine-et-Oise et, enfin, préfet de police. Il fut nommé à ce dernier poste en 1893 et il y resta plus de cinq ans, ce qui est un joli bail quand on a affaire à une assemblée comme le Conseil municipal de Paris.

M. Lépine faisait très bon ménage avec nos édiles, et ils l'ont vu revenir avec le plus grand plaisir, beaucoup plus grisonnant que lorsqu'il est parti, mais toujours actif, cependant, aussi vif et aussi vigilant que par le passé.

Signe particulier : indépendamment de son grade dans la Légion d'honneur, est décoré de la médaille militaire, et il l'a eue pour sa belle conduite pendant la guerre. Encore une chose qui n'est pas banale !

Les représentants de la Corse, sénateurs et députés, se sont réunis hier chez M. le comte Pozzo di Borgo, député de Sartène, pour examiner la question des services maritimes postaux, qui doit bientôt venir en discussion devant les Chambres.

Assistaient à la séance : MM. P.-P. de Casabianca, Farinole, Jacques Hébrard, sénateurs ; Giacobbi, Malaspina, comte Pozzo di Borgo, Emmanuel Arène, députés.

Les représentants de la Corse, après un premier examen de cette importante question, ont envisagé les divers points du projet de loi ministériel qui leur paraissent susceptibles d'améliorations, et dès à présent ils se sont entendus pour une action commune soit auprès du gouvernement, soit au sein du Parlement.

La besogne du nouveau ministère :

De Gallif	F et
Decc	A is
Mon	I s
Waldeck	Rousseau
Mill	E rand
Jean Dupuy	
Leyg	U s
De Lanes	S an
Mougeot	T
Ca	E llaux
De	C assé
Pier	E Baudin

Commencement des mesures adoptées par le nouveau ministère :
 Le général Roget est envoyé à Belfort. Il est désigné pour commander la 28^e brigade d'infanterie, dans cette ville.

M. Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, a pu donner hier à ses collègues une bonne nouvelle.

Il vient de recevoir de M. Frédéric Passy, dont la vue était très gravement atteinte, une lettre de la main de M. Frédéric Passy lui-même annonçant un mieux sensible et l'espoir de retrouver bientôt pleinement l'usage de ses yeux.

Par les grosses chaleurs, l'eau paraît très fraîche entre 12 et 15 degrés ; mais, cependant, son absorption répétée risque de provoquer de sérieuses fatigues d'estomac ; à une température plus basse, on court le risque plus grave de la congestion. Il est bon de dire que ces inconvénients peuvent être évités tout simplement en ajoutant à l'eau d'un quart environ de son volume d'anisette Marie Brizard. C'est un mélange aussi sain qu'agréable.

Si nombreuses que soient aujourd'hui les courses cyclistes, il est encore des réunions qui attirent aux portes de Paris tous ceux qui veulent revoir au moins une fois dans l'année les plus célèbres coureurs français et étrangers. Le Grand Prix cycliste de Paris est de ce nombre et, tant par sa riche allocation que par la renommée des concurrents qui le disputent, il donne lieu chaque fois à des discussions passionnées et à d'ardentes compétitions dans le monde de la pédales.

La piste municipale de Vincennes, avec son merveilleux décor, est bien du reste le cadre rêvé pour une réunion de ce genre. On y verra accourir cet après-midi les amateurs de belles luttas sportives qui vont mettre aux prises les champions italiens, belges, hollandais et anglais avec les nôtres. L'incertitude du résultat final est particulièrement grande cette année, et pour une course de cette importance, ce n'est pas l'un des moindres attraits.

On nous communique le procès-verbal suivant :

M. de Cazenove de Pradines, lieutenant au 2^e régiment de chasseurs, s'étant jugé offensé par un article paru dans *l'Aurore* sous la signature de M. Georges Lhermitte, a chargé

M. le comte d'Aulan, député de la Drôme, et M. Roger de Fleuriel, lieutenant au 2^e régiment de chasseurs, de demander à celui-ci une explication ou une réparation par les armes.

M. G. Lhermitte a donné pleins pouvoirs pour le représenter à MM. Urbain Gohier et Henri Vonovon.

Une entrevue a eu lieu le 23 juin dans les bureaux de *l'Aurore*. MM. Urbain Gohier et Henri Vonovon ont déclaré que M. G. Lhermitte avait entendu critiquer la vivacité d'un acte de la vie publique de M. de Cazenove de Pradines, mais qu'il reconnaissait la loyauté de ses intentions. Il n'avait d'ailleurs voulu atteindre ni l'homme privé, ni le régiment auquel il appartenait.

A la suite de ces déclarations, les quatre témoins ont signé d'accord le présent procès-verbal.

A l'exposition d'automobiles des Tuileries, les deux grandes tentes parallèles à la rue de Rivoli sont celles qui contiennent les nouveautés les plus intéressantes. Les Etablissements Decauville y figurent à la place d'honneur en exposant leurs voitures dont la réputation est bien établie et qui, tout récemment encore, ont prouvé qu'elles pouvaient faire 45 kilomètres à l'heure, si besoin était. A citer aussi une nouvelle voiture à quatre places dont on s'occupe déjà dans le monde des chauffeurs.

A propos de la belle séance de la Société nationale de l'encouragement au bien, où, dimanche, au Cirque d'hiver, le patriotique et vibrant discours de M. Stéphane Liégeois a obtenu tant de succès, il faut mentionner la croix de la Légion d'honneur remise par le sous-secrétaire d'Etat du ministère de l'Intérieur, et aux applaudissements des six mille auditeurs présents, à M. Alfred Conscience, le dévoué secrétaire général de la Société.

Le Jardin des plantes compte deux nouveaux pensionnaires de marque qui viennent de naître dans sa ménagerie : un chameau à peine plus gros qu'un chien, que l'on pourra voir dès aujourd'hui dans la rotonde, et un amour de petit zèbre, bigarré comme un minotère.

Hors Paris

Le commandant Marchand passera ses vacances à Saint-Malo. Rien de plus charmant que « ce vieux nid de corsaires », a dit Michelot dans une page célèbre. Et le visiteur, à côté des souvenirs historiques, y trouve toutes les attractions d'une plage superbe et d'un Casino hors pair. Trains rapides de Paris en 7 heures.

De Luchon :
 Bon pronostic : la plupart des villas sont retenues par d'aristocratiques baigneurs qui amènent en partie le Luchon-Express. Outre le charme du séjour, l'annonce de fêtes exceptionnelles est pour beaucoup dans cet empressement. Sept grandes courses de taureaux seront données prochainement avec les premiers toréadors d'Espagne et leurs séminaires quadrilles. La fête des fleurs, la fête des guides, le programme du théâtre du Casino, que dirige M. Vast, sont également des attractions de premier ordre.

Nouvelles à la Main

M. Prudhomme a un fils au régiment et se plaint de ne pas recevoir assez souvent de ses nouvelles.
 — Il y a des militaires qui n'écrivent pas assez, dit-il, et d'autres qui écrivent trop !

Propos de penseurs :
 — Jamais on ne se console de découvrir que l'on n'a pas le don de plaire.
 — C'est bien vrai, mon cher ; aussi ne le découvre-t-on jamais.

Voulez-vous être l'objet d'un égal mépris chez les politiciens de tous les partis ? Dites-leur seulement que « tant vaut l'homme, tant vaut l'opinion ».

Le Masque de Fer.

Les premières mesures du Gouvernement

Nous avions annoncé hier qu'au Conseil des ministres de vendredi il avait été décidé que M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'Intérieur, enverrait une circulaire aux préfets, et M. le général de Galliffet, ministre de la guerre, une circulaire aux commandants de corps.

Ces deux circulaires ont été envoyées dès hier. Voici celle de M. Waldeck-R

personnellement vis-à-vis de moi de tout ce que se passe dans l'étendue de leur commandement.

Je compte donc sur vous comme vous pouvez compter sur moi.

Le ministre de la guerre, de Gallifet.

Ces deux documents semblent suffisamment indiquer que le nouveau gouvernement ne compte pas perdre son temps en vaines paroles.

Il dit ce qu'il a à dire, comme il fera ce qu'il a à faire.

Le système n'est pas mauvais, car, de tous les points de la France, M. Waldeck-Rousseau reçoit des télégrammes d'encouragement et de félicitation.

Les ministres, d'ailleurs, sont fort confiants sur le résultat de la journée de demain, et ils ont déjà, pour la plupart, choisi les collaborateurs qui doivent faire partie de leur cabinet ou de leur secrétariat.

M. Waldeck-Rousseau a choisi comme chef de cabinet à la présidence du Conseil un très aimable et distingué avocat à la Cour d'appel, M. Ulrich, qui est son secrétaire depuis de longues années; comme chef de cabinet en tant que ministre de l'intérieur, M. Waldeck-Rousseau a désigné son neveu, M. René Waldeck-Rousseau, juge au Tribunal civil de Reims.

M. Jean Dupuy a pris hier matin possession des services du ministère de l'agriculture; il a reçu les directeurs de ce département.

Le ministre a désigné comme chef de son cabinet M. Charles Deloncle, inspecteur de l'enseignement de la pisciculture, ancien directeur d'école d'agriculture, et comme chef de son secrétariat particulier, son secrétaire, M. Larivière.

M. Jean Dupuy a pris, en outre, comme secrétaire particulier (non payé) son fils, M. Pierre Dupuy, avocat à la Cour d'appel.

M. de Lanessan, ministre de la marine, a constitué son cabinet civil de la façon suivante :

Chef de cabinet : M. Henri Pensa, directeur de la Revue des questions diplomatiques et coloniales; chef adjoint : M. Honorat; chef du secrétariat : M. Jutet; attaché au cabinet : M. Gaillard.

Le cabinet de M. Millerand, ministre du commerce, est ainsi constitué :

Chef de cabinet, M. Lavy, ancien député; chef adjoint, M. Jules Dupré, et chef du secrétariat particulier, M. Maurice Violette, avocat à la Cour d'appel.

M. Decrais, ministre des colonies, a pris pour chef de cabinet M. Jean Decrais, secrétaire d'ambassade de 2^e classe, rédacteur adjoint au ministère des affaires étrangères.

M. Jean Decrais est chargé des fonctions de secrétaire général du ministère des colonies.

M. Prival-Deschanel, inspecteur des finances, est nommé chef du cabinet de M. Caillaux, ministre des finances.

M. Le Bourdais des Touches, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel, est nommé chef du secrétariat particulier du ministre des finances.

Pierre Durand.

Le Ministère et le Parlement

La nuit a porté conseil; la Chambre reprend ses droits. Tel qui affirmait vendredi son inébranlable résolution de voter contre le ministère se réfugie dans la prudente abstention, et tel autre qui, samedi, inclinait à l'abstention, votera lundi pour le gouvernement.

La campagne de l'opposition est moins ardente; mais les Tanteles du marquis sont tenaces. Empruntant à Basile son honnête procédé, ils insinuent, ils calomnient à titre d'experts, avec l'espoir, qui sera déçu, d'en imposer aux badauds par des confidences à dormir debout. Mais leurs insinuations ne prévalent pas contre les actes : la circulaire de M. Waldeck-Rousseau, celle du général Gallifet, le déplacement du général Rogée, la nomination de M. Lépine à la Préfecture de police font bien augurer des résolutions futures.

Le cabinet aura lundi prochain une majorité; ses adversaires eux-mêmes en conviennent; ils espèrent qu'elle ne sera pas très forte. Ils oublient, sans doute, que tel ministre, après l'avoir emporté, sera déçu, d'en imposer aux badauds par des confidences à dormir debout. Mais leurs insinuations ne prévalent pas contre les actes : la circulaire de M. Waldeck-Rousseau, celle du général Gallifet, le déplacement du général Rogée, la nomination de M. Lépine à la Préfecture de police font bien augurer des résolutions futures.

C'est M. Ernest Roche qui interpelle et, déjà, on rédige des ordres du jour. M. Trouillot en a fait voter un par le groupe Isambert, qui accroche parfois à sa denture une enseigne équivoque : groupe « progressiste ». Cette gauche a chargé, naturellement, le même M. Trouillot de le déposer et de le défendre. Il est ainsi rédigé :

Le groupe progressiste compte que le gouvernement saura, par des actes immédiats et résolus, assurer la défense et le respect des institutions républicaines, et déclare que, dans ces conditions, le ministère aura son appui.

Le groupe radical socialiste n'a encore arrêté aucun texte; mais il se ralliera vraisemblablement à l'ordre du jour Trouillot, légèrement modifié. M. Doumergue, au moment du vote, prendra la parole au nom de ses amis. On ignore encore si, au nombre de ces derniers, il comptera M. Pelletan, M. Mesureur et leurs trois satellites; mais on raconte que les cinq — qui n'ont rien de commun avec les cinq de l'Empire — s'ennuient dans leur solitude du Mont-Aventin et sont en route, un peu penauds, pour revenir au bercail. Cette fausse sortie mettra le sceau à leur réputation.

Aux Luxembourg, l'Union républicaine assure, à l'unanimité, que le gouvernement de son concours dans l'œuvre de défense républicaine qu'il a assumée. Un peu moins unanime, la gauche républicaine se montre également résolue à soutenir le ministère.

Aux Luxembourg, comme au Palais-Bourbon, les pointeurs exercent leur petite industrie; les uns et les autres, cela va sans dire, se préoccupent uniquement du vote de la Chambre, car le concours des sénateurs n'est douteux pour personne.

Vous ne découvrez pas deux totaux semblables; cependant, ces ingénieurs et sages calculateurs arrivent tous au même résultat : une majorité ministérielle.

Les uns l'enflent, les autres la dégraisent, et, lorsqu'on a jeté un coup d'œil sur leurs chiffres, on est immédiatement convaincu que la statistique est la plus utile, comme aussi la plus infaillible des sciences.

Paul Bosq.

P.-S. — Ce qu'on appelle le Comité de salut public, c'est-à-dire les délégués des deux Chambres, s'est réuni hier.

C'était sa dernière séance. Elle a ressemblé aux précédentes : on n'a rien fait. — P. B.

IMPRESSIONS DE COULOIRS

Nous sommes loin, bien loin de la première effervescence, et les adversaires du cabinet qui, le jour même de sa formation, se vantaient de « n'en faire qu'une bouchée », se rendent compte que le morceau sera bien plus dur à avaler qu'ils ne pensaient.

Leur mine, très piteuse, fait déjà l'amusant des couloirs. Que sera-ce lundi soir, quand le cabinet — comme personne n'en doute plus aujourd'hui — sera sorti victorieux du débat ?

En attendant, rien n'est joyeux comme d'entendre les réflexions qui s'échangent. Tous les conjurés, si précipitamment partis en guerre, ne songent plus qu'à s'assurer une ligne de retraite, et c'est à qui donnera les raisons les plus étranges pour expliquer comment ce cabinet, dont on devait avoir si facilement raison, semble aujourd'hui défier toute attaque.

Les radicaux dissidents — côté Dujardin-Beaumetz et Klotz — en font retomber la faute sur M. Méline.

Vous comprenez, disent-ils, que M. Méline, qui a été le concurrent de M. Loubet à la présidence de la République, n'aurait pas dû se montrer dans cette circonstance.

Comment cela ?

Mais oui; il est visible que M. Méline ne serait pas fâché de faire échouer le premier cabinet formé par M. Loubet; ce serait un échec pour le Président de la République, et par là même une revanche pour M. Méline.

Bien entendu, les amis de M. Méline protestent vivement, mais ils ne parviennent pas à expliquer comment un groupe qui s'intitule « groupe progressiste » a pu si vigoureusement partir en guerre contre un cabinet présidé par M. Waldeck-Rousseau, par l'ancien collaborateur de Gambetta et de Jules Ferry, par un homme qui était républicain à une époque où certains honorables membres du « groupe progressiste », comme MM. Plichon, Dansette, de Salagnac-Pénelon, etc., etc., comptaient encore parmi les piliers du parti réactionnaire.

Ajoutons d'ailleurs que plusieurs d'entre les républicains qui font encore partie du groupe progressiste, protestent vivement contre l'attitude qu'on leur avait prêtée. C'est ainsi qu'on avait dit que M. Dulac allait interpellier le ministre. L'honorable député des Landes se défend très énergiquement d'avoir jamais eu l'intention de se faire ainsi le porte-parole des ennemis de la République.

Dites bien, dit-il, que c'est là une pure invention. Jamais je n'ai songé à interpellier, et je ne compte nullement intervenir dans le débat de lundi.

De même, on avait prétendu que l'Association nationale républicaine, dont M. Waldeck-Rousseau est le président d'honneur, avait protesté contre la composition du cabinet. Il n'en était rien, et le Comité de l'Association nationale s'est empressé de faire démentir cette nouvelle.

Ainsi donc, tous les bruits mis en circulation s'évanouissent l'un après l'autre, et ceux qui les lancent en sont pour leur courte honte. On ne tarde pas à apprendre, au contraire, que de tous les départements arrivent à M. Waldeck-Rousseau des télégrammes de félicitation et des adresses d'encouragement. Les républicains de province, très détachés de toutes les petites compromissions de groupes et de sous-groupes, sont unanimes à crier bravo ! au ministère et à soutenir de tous leurs vœux les fermes républicains qui, dans les circonstances actuelles, ont pris le pouvoir sans se soucier des questions d'étiquettes et de nuances.

Il n'y a qu'à voir, du reste, l'attitude des vieux républicains pour se rendre compte que ce sentiment est partagé par tous ceux qui ont une notion exacte de la situation actuelle, et qui comprennent que les questions de personnes doivent passer aujourd'hui au second plan.

Il n'y a qu'une voix, sous ce rapport, pour rendre hommage au grand exemple d'abnégation et de discipline que donne M. Henri Brisson, qui soutient, de toute son activité, le cabinet actuel et qui sonne le ralliement dans tous les groupes républicains. M. Brisson, quoique souffrant, est venu à la Chambre pour prendre sa part de la bataille, et son attitude a vivement impressionné les rares républicains qui pouvaient encore hésiter.

Qu'importent les questions de personnes ? a dit l'ancien président du Conseil. Nous avons autre chose à considérer aujourd'hui, et quant à moi je suis derrière tout ministère qui saura défendre la République, fût-il composé de mes ennemis personnels !

Voilà comment parlent les vieux, et cet exemple devrait servir à certains jeunes trop ambitieux et trop pressés !

De côté des républicains, d'ailleurs, l'entente, demain, sera à peu près complète, et il ne restera donc plus contre le ministère que la droite, les nationalistes et quelques républicains qui y regardent à deux fois avant de se prononcer, le jour même où il apparaît devant la Chambre, contre le cabinet que préside M. Waldeck-Rousseau et qui est le premier cabinet constitué sous la présidence de M. Loubet. Les électeurs jugeront sévèrement ceux qui feraient si bon marché de la stabilité ministérielle, et peut-être aussi de la stabilité présidentielle !

Pour toutes ces raisons, le ministère aura la majorité, et même une bonne majorité. L'opposition en est elle-même convaincue, et il ne reste plus, dans les couloirs, que cinq ou six radicaux qui persistent à ressasser la vieille antienne sur « Gallifet et Millerand, Millerand et Gallifet ! »

Comme ce sont des nationalistes, on a beau jeu avec eux. Ces terribles défenseurs de l'armée deviennent subitement enragés parce qu'on a mis un général à la guerre, c'est vraiment d'un comique très intense !

— Eh bien ! leur demande-t-on, voilà

que, vous aussi, vous attaquez l'armée, maintenant ?

— Comment ?

— Mais dame ! Le ministre de la guerre, c'est bien le chef de l'armée ?

— Oui sans doute, mais pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant ! Si c'est injurier l'armée que d'attaquer M. de Boisdeffre, c'est aussi l'injurier que d'attaquer M. de Gallifet !

— Mais non, balbutient-ils, ce n'est pas la même chose...

Et ils s'empêchent et s'embrouillent dans des raisonnements tous plus pitoyables les uns que les autres. On leur rappelle alors les états de service du ministre de la guerre, cette admirable charge de Sedan qui arracha des cris d'admiration à nos vainqueurs eux-mêmes, et les hommes de bonne foi — il y en a plus qu'on ne croit, à la Chambre — sont obligés de conclure qu'il est vraiment honteux de voir des gens qui se prétendent les défenseurs de l'armée attaquer aussi violemment un de nos soldats les plus glorieux, un des représentants les plus brillants et les plus illustres de notre vieille armée !

L'ancienne maxime est toujours vraie : Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. A force d'accumuler les maladroites, les adversaires du cabinet en sont arrivés, en moins de trois jours, à dissiper autour de lui tous les obstacles, à lui aplanir toutes les difficultés.

Ils sont venus, ils se sont montrés, et c'est lui qui aura vaincu !

André Nède.

LE DISCOURS DE VERSAILLES

M. Ribot a prononcé, hier, à Versailles, au banquet Hoche, un grand discours qui ne peut être qu'approuvé par le nouveau ministère.

Après l'éloge obligatoire annuel du général Hoche, le député du Pas-de-Calais a fait, de l'armée, un éloquent éloge auquel nous applaudissons de toutes nos forces :

L'armée de la France est restée après les

cruelles épreuves de 1870 et après cette

épreuve d'une longue paix de trente années

plus difficile peut-être à supporter — l'armée

nationale que rien n'a pu détourner un

instant de ses devoirs. Pendant que les partis se

disputaient furieusement sur la forme défini-

tive du gouvernement de la France, l'armée

est demeurée étrangère à nos luttes, tout en

tière à sa tâche et à ses espérances. Depuis

que la République a été proclamée définitive-

ment, personne ne s'est montré plus respectueux

qu'elle des institutions et de la volonté du

pays.

Et quand, il y a dix ans, une partie du

pays s'est jetée sur les pas d'un général mi-

serable, l'armée, dans la politique, l'armée

est demeurée fidèle et dédaigneuse de

toutes les provocations.

Puis, faisant allusion à l'affaire Drey-

fus, M. Ribot continue en ces termes :

Dans la crise que nous traversons, l'armée,

dans sa grande masse, a montré beaucoup

de calme. Soyons sévères pour les fautes in-

dividuelles, mais ne commettons pas la folie,

à laquelle certains hommes voudraient nous

pousser, de parader devant l'armée quand

nous savons qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle

était hier, laborieuse, active, obéissante aux

pouvoirs civils. N'allons pas la blesser sans

raison par l'ostentation d'indignités trop

évidemment excessives pour être absolument

sincères.

Ce serait jouer un jeu d'autant plus dan-

gereux que d'attirer l'attention sur la pré-

sence des amis de l'armée, qui revendiquent

pour eux le privilège du patriotisme ne man-

queraient pas d'en profiter pour essayer de

persuader à l'armée qu'elle est solidaire des

fautes commises par quelques-uns et que

son honneur est engagé à les couvrir en s'op-

posant à l'œuvre d'une impartiale justice.

Nous avons un double devoir vis-à-vis de

l'armée.

Il faut lui demander de rester saine et

disciplinée; sans une discipline absolue,

il n'y a pas d'armée et, sans armée, il n'y

aurait plus qu'une France abaissée, humiliée,

définitivement vaincue et déshonorée devant

l'Europe.

Mais il faut aussi montrer à l'armée notre

confiance, lui faire sentir que nous l'aimons

comme le plus pur sang de la France, et que

nous sommes bien résolus à la défendre

contre toutes les attaques.

Le calme se rétablira dans les esprits et

nous sortirons bientôt, je l'espère, de cette

confusion qui mène tout, à cette heure : les

hommes et les choses.

Mais tout ne sera pas fini. Cette crise, si

grave qu'elle paraît en elle-même, n'est

qu'un incident ou plutôt un symptôme d'un

mal plus profond dont souffre la République

et dont la France souffre avec elle. Ce qui

manque à ce pays, depuis trop longtemps,

c'est un gouvernement donnant l'impression

de la maîtrise de sa tâche, de la confiance

dans son propre avenir.

M. Ribot parle ensuite de la révision,

mais de la révision de la Constitution, sans

indiquer très nettement s'il l'a dési-

ré ou la combat :

On parle de reviser la Constitution républi-

caine, de donner au pouvoir exécutif plus

d'autorité et d'indépendance, je ne sais pas si

la démocratie française a trouvé la forme défi-

nitivité du gouvernement républicain; mais

ce que je sais bien, c'est que cette forme ne

sera pas la dictature. Si le pays veut rester

libre et maître de ses destinées, on aura beau

remettre la Constitution, il y aura toujours

des assemblées en la sagesse desquelles il faut

se confier.

Je souhaite, moi aussi, un gouvernement

moins asservi aux petites influences et aux

caprices des majorités incertaines, un gou-

vernement qui ne cherche pas toujours d'où

sortir le vent qui pousse aux grandes intéri-

étés du pays, qui ait sa volonté et qui sache

l'exprimer. Mais, pour que ce gouvernement

puisse vivre, il faut que les députés ne soient

pas eux-mêmes flottants à tous les vents,

qu'ils soient soutenus par de fortes organisa-

tions de partis où chacun soit resté à sa

place.

Le mal dont nous souffrons est dans le re-

lâchement de la discipline politique, dans

l'émiettement des groupes plus ou moins ar-

bitraires, et aussi dans le développement in-

quiet d'un certain individualisme et dans

la trop grande place que tiennent les intérêts

personnels.

C'est cela qu'il faut changer. Sinon, ce sera

une œuvre vaine de toucher à tel ou tel ar-

ticle de la Constitution.

Ce discours a été très applaudi.

G. Davenay.

LA JOURNÉE

Dimanche 25 juin

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). — Dernier jour du Grand Prix cycliste de Paris (2 h. 1/2, piste municipale). — Grands Prix Athlétiques du Racing-Club (2 h. 1/2, Croix-Catelan). — Finale des Champions de lawn-tennis des Sociétés françaises des Sports athlétiques (3 h., boulevard Exelmans, 71). — Concours de gymnastique à Saint-Denis (matinée et après-midi).

Représentation gratuite : La Burgonde, à l'Opéra (ouverture des portes à 6 h. 1/2).

Election législative : A Valence, dans la Drôme.

Devant le Conseil d'enquête : Comparution de M. Lasies, député en tant qu'officier de réserve.

Excursions autour de Paris : Sous la direction du Club Alpin, 7 h. 25, gare du Nord, pour Compiègne, d'où à pied, à travers les forêts de Laigue et de Compiègne, jusqu'à Pierrefonds, rentrée à Paris 10 h. 25 du soir.

Sous la direction de M. St. Meunier : 11 h. 40, gare du Luxembourg, pour Orsay, d'où excursion géologique publique (rentrée à Paris : 7 h. 45, Montparnasse, pour Chaville, où exécution d'un levé à vue sans instrument, par M. Perrier (dernière excursion).

Conférence : M. J. Minard, sous la présidence de M. P. Déroutel, 1 h. 1/2, l'Egalité dans la liberté (3 h. 1/2 du soir, gymnase Vaillant, rue de l'Annonciation).

La fête de Hoche : Banquet à Versailles, sous la présidence de M. Henri Brisson, qui prononcera un discours politique (midi et demi, théâtre des Variétés).

Dans les églises : A la basilique de Montmartre, consécration du commerce et de l'industrie au Sacré-Cœur (8 h. 1/2 du matin). — Dans l'église de la rue de Valenciennes, congrès de l'Union fraternelle. — Solennité en l'honneur de Jeanne d'Arc, présidée par Mgr Pavis (40 h., chapelle des Dominicains, 222, faubourg Saint-Honoré). — Mgr Granito di Belmonte présidera les offices du matin et de la Passion, à la chapelle de la Madeleine, à Saint-Jean-Baptiste, de Belleville; sermon par le R. P. Olivier (3 h.). — Polémique de Paris à Notre-Dame des Chènes, à Villavallée (Montparnasse, 7 h. 50 du matin). — A Maisons-Laffitte, messe en musique de M. Th. Dubois, qui tiendra l'orgue (10 h. 3/4).

Réunions : Fédération centrale des chauffeurs-conducteurs-mécaniciens de France (2 h. 1/2, mairie des Archives). — Association philotechnique (2 h., Trocadéro). — Société nationale d'acclimatation (3 h., en son local de la rue de Lille). — Ouvriers et employés de la Compagnie des omnibus (1 h. du matin, Bourse du Travail). — Concert des Ecoles communales et des cours d'adultes de la Ville (2 h., Cirque d'hiver).

La banquette de Paris : Grandes eaux à Versailles, à Saint-Jean-Baptiste, de Belleville, à la rosière de Montmorency (2 h. 1/2 du matin). — Des Secouristes au bois de Meudon (10 h. du matin). — Corso fleur à Vincennes, etc.

Le Monde et la Ville

SALONS

La réception donnée, avant-hier, par l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Horace Porter a été une des plus belles de la saison.

L'hôtel de la rue Villejussie était orné à ravir d'une profusion de fleurs. La façade et les

NOTES D'UN PARISIEN

M. Mougeot est maintenant comme sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes. Nous en sommes heureux pour lui, mais ne pourrait-il en résulter quelque bien pour nous ? Le service du téléphone continue à marcher d'une façon déplorable. Il n'y a pas de maison de commerce qui permettrait à ses employés, hommes ou femmes, d'en prendre si à leur aise. J'entends bien que l'Etat doit être patient ; mais cela doit-il aller jusqu'à la faiblesse, et même jusqu'à la bêtise ?

Il n'y a pas de peuple qui paye aussi cher que nous son abonnement téléphonique. Rien de surprenant à cela. Malgré la Révolution, nous sommes restés taillables et corvéables à merci ; mais faut-il encore que en toute chose nous soyons les plus mal servis de la terre ? On me contait tout à l'heure l'histoire d'un abonné demandant en vain, pendant plus d'un quart d'heure, une communication téléphonique. Il sonnait, et la sonnerie lui répondait ; mais, dès qu'il s'agissait de parler, personne au bout du fil : la demoiselle du téléphone ne daignait même pas se déranger.

L'abonné, alors, demanda le bureau des réclamations. Il lui fallut un autre quart d'heure pour l'obtenir. Total, une demi-heure de perdue. Avec une bonne voiture, il n'est pas de distance qu'on ne franchisse, à Paris, en une demi-heure. Si le téléphone ne doit même pas nous épargner des courses en voiture, à quoi sert-il ? Je prends la liberté de le demander à M. Mougeot. Il fera bien d'y veiller car la question est plus grave qu'on ne croit. Le téléphone a été un progrès, ce n'est pas douteux, mais si le progrès devait toujours nous causer de pareils ennuis, il finirait par devenir un objet d'horreur...

E.

DEMAIN

ACTUALITÉ

PAR

CARAN D'ACHE

LE RETOUR DE DREYFUS

A RENNES

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Rennes, 24 juin.

Puisque le monde officiel ne veut nous donner aucune nouvelle, nous avons, on s'en doute, mis à poste fixe des gens ayant la mission de nous renseigner sur tout ce qu'ils voient d'important. C'est par eux que nous avons appris ceci : ce matin, à 4 h. 50, sont descendus à la gare quatre messieurs qu'attendait, au dehors, une voiture gardée par six gendarmes. Les quatre messieurs sont montés dans cette voiture qui les a conduits à la manutention où est resté le véhicule. Vu le va-et-vient assez fréquent, il a été impossible de savoir si, parmi les personnes qui sortaient, se trouvaient celles qui accompagnaient le prisonnier attendu par les gendarmes.

Comme rien ne reste secret, ce bruit s'est répandu dans la ville, puis s'est développé au point que beaucoup d'habitants affirment que le capitaine Dreyfus est derrière une des trois hottes que j'ai décrites.

Je n'en crois rien. On n'a pas fait venir tant de gendarmes pour qu'il n'y en ait que six à la gare à l'heure de son arrivée.

Le prisonnier doit être un des deux mystérieux témoins. Immédiatement, je me suis rendu chez les Sœurs de la Sagesse, où un appartement est prêt à recevoir Mme et Mlle du Paty de Clam. La Sœur qui a bien voulu me recevoir m'a affirmé que ces dames ne sont pas arrivées. Il y a donc des chances pour que le prisonnier ne soit point M. du Paty de Clam. Or, quel est-il ? Mystère.

Quoi qu'il en soit, on lit sur les murs une proclamation dans laquelle M. Lajot, maire de Rennes, fait appel à la sagesse, à l'esprit d'ordre et au patriotisme de ses concitoyens pour éviter des manifestations qui pourraient, à son plus grand regret, donner lieu à une répression. Est-ce cet appel qui explique le départ des délégués de la Patrie Française ? La vérité est qu'ils ont tenu hier une assemblée à la suite de laquelle il a été décidé que le meeting projeté n'aurait lieu qu'après les événements, c'est-à-dire en septembre ou peut-être en octobre. L'assemblée a élu un délégué local qui va s'occuper de former un Comité et de recueillir des adhésions.

Je suis maintenant renseigné sur la situation de la ville. On affirme qu'elle ne contient que dix revisionnistes par cent habitants ; on veut dire revisionnistes militants. Or il se trouve que ce nombre correspond exactement à celui des antirevisionnistes actifs. Les deux partis s'annihilent, donc tout meeting présidé ou par M. Déroulède, que pourant les uns espèrent ; ou par M. Jaurès, que les autres voudraient faire venir, est impossible.

Les délégués de la Patrie Française ont renoncé à une action immédiate, les représentants des autres ligues feront bien d'agir de même.

En une réunion dont tous les échos sont venus jusqu'à moi, on a essayé d'embarquer les étudiants, qui sont ici plus redoutés qu'il ne convient peut-être. Ils ont sagement répondu qu'ils sont en train de préparer leurs examens, ou la politique n'a que faire.

Les ordres suivants ont été donnés aux officiers des trois régiments de Rennes : « Ne fréquenter aucun café, sauf le Cercle militaire ; partir de celui-ci à onze heures ; se tenir toujours en uniforme afin d'être prêts au premier signal si des troubles se produisaient ; se veiller à ce qu'on ne distribue aucun placard aux soldats ; se raccorder aucune permission de nuit aux sous-officiers.

La calme, du reste, continue à régner en ville. Le Petit Rennais publie les lignes suivantes :

Rennes ne veut pas de troubles et, sans fausse modestie non plus que sans vain or-

gueil de clocher, il nous plaît de constater que notre cité a pris nettement conscience de son devoir de l'heure où fut rendu l'arrêt de la Cour de cassation. La Cour ayant cassé l'arrêt, Dreyfus est redevenu prisonnier.

Les Rennais ont compris que quels que soient leurs sentiments particuliers, toutes les manifestations seraient vaines parce qu'elles ne pourraient influencer ni dans un sens, ni dans l'autre, le Conseil de guerre dont la mission sera de se prononcer en toute justice et en toute vérité.

On connaît le peintre-graveur Boetzel, qui fut un des plus intimes amis de Gambetta. Il vient de graver à l'eau-forte le portrait du capitaine Dreyfus, tel qu'il a été croqué après la condamnation. Au-dessous, on lit ce simple mot « martyr ». M. Boetzel a envoyé, en dépôt, aux libraires de Rennes, des épreuves de son eau-forte, avec une lettre autographiée leur demandant de l'exposer. Un d'eux, M. Le Courtaud, lui a signifié l'ordre de faire enlever dans les quarante-huit heures le ballot envoyé. Aucun des autres libraires n'a mis le portrait en montre.

Maintenant, une bonne nouvelle pour les membres de la presse judiciaire : la salle où sera plaidé le procès comprendra six cents places, dont trois cents seront mises à leur disposition et à celle des journalistes étrangers, qui seront très nombreux. La salle, large de douze mètres vingt et longue de vingt-sept mètres soixante, n'a que deux mètres soixante de haut. On peut déjà prévoir la chaleur qu'il y fera.

La ville est distraite aujourd'hui de ses préoccupations par deux faits de nature bien différente : ce soir s'ouvrira la foire du Mail, et la Cour de cassation ayant rejeté le pourvoi de Le Cornec, l'assassin de la veuve Chapin, condamné à mort le 20 mai dernier, on s'attend à l'exécution de celui-ci.

M. Hadamard jeune est venu visiter aujourd'hui l'habitation offerte par Mme Godard à Mme Dreyfus. Il s'est montré enchanté de la confortable retraite où sa sœur pourra attendre en tout recueillement l'arrêt du Conseil de guerre. Puis il est parti pour Brest, où il désire au moins se trouver quand arrivera son beau-frère.

Mme Dreyfus a quitté Paris, mais elle n'est pas encore à Rennes ; elle s'est arrêtée au Mans, où elle a des parents et des amis. Elle est accompagnée de son père, de sa mère et de ses domestiques. Elle ne fera venir ses enfants que quand elle sera sûre qu'ils ne pourront percevoir les échos d'aucune manifestation pénible. Déjà l'attend chez Mme Godard une magnifique corbeille de fleurs, qui sera renouvelée si c'est nécessaire. C'est l'envoi mystérieux d'un Anglais qui admire l'épouse.

Ce soir, se sont réunis les représentants des onze journaux de Rennes. Ils ont élaboré le programme des diverses mesures de tout genre nécessaires par l'important procès qui va s'ouvrir. Ayant été invité à la séance, je suis à même d'assurer à mes confrères de Paris qu'ils trouveront ici le meilleur accueil et les plus agréables facilités de travail. Ils n'auront qu'à se louer de MM. Antony Laurent, de l'Echo de l'Ouest, président du syndicat ; Eugène Cravosier, rédacteur en chef du Petit Rennais, secrétaire ; Ferdinand du Fréty, du Journal de Rennes, trésorier ; Doineau, du Patriote Breton, etc. Dès lundi sera installée une permanence où seront centralisés tous les renseignements et, durant le procès, une vaste salle, sise entre le Conseil de guerre et le télégraphe, sera mise à notre disposition.

En attendant, s'organisent dans les cafés les groupes de ceux qui, ne croyant pas aux nouvelles courantes, s'imaginent que Dreyfus arrivera cette nuit et veulent l'attendre à la gare.

Charles Chincholle.

A BREST

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Brest, 24 juin.

— Ce ne sera pas encore pour ce soir, me disait tout à l'heure un fonctionnaire qui ne peut manquer d'être averti de l'approche du *Sfax*, attendu qu'il est de ceux dont le service sera chargé de fournir partie des mesures d'ordre.

Pour demain, alors ? lui dis-je.

— Peut-être !

Les commérages, les potins de toutes sortes continuent d'aller leur train. A chaque instant, on apprend des choses stupéfiantes. Il est évident que la lutte est maintenant engagée entre les fonctionnaires qui veulent cacher la vérité et les journalistes qui ont le devoir de la deviner. On me disait tout à l'heure que la plupart des bruits faux qui sont répandus à profusion dans la ville auraient une source officielle. Ils ont pour but d'égarer le plus possible les soupçons, d'éparpiller les recherches. On remarquera, en effet, que la plupart des points d'atterrissage de la côte voisine de Brest ont été successivement indiqués. Kerhuon, Saint-Nicolas, Roscoff, Morlaix, Le Conquet, Lorient ont dû tour à tour servir de lieu de débarquement à Dreyfus. Ce serait le cas ou jamais de mettre à profit le don d'ubiquité, s'il était accordé aux infortunés reporters.

— Si j'avais su, j'aurais amené mon yacht, me disait hier un de nos confrères américains envoyé de Chicago par son journal pour assister au débarquement de Dreyfus, et j'aurais été avec une adorable franchise, « pour prendre part aux troubles de Rennes ».

Je viens de faire une petite tournée dans l'arsenal, au port de commerce et à la gare. Je n'ai rien remarqué qui puisse faire soupçonner que le voyage est organisé pour la nuit prochaine. Les employés de chemin de fer sont tout aussi cadencés que les fonctionnaires de la marine ou de l'administration civile.

Un train a circulé cet après-midi sur la ligne qui relie l'arsenal à la grande voie ferrée de Paris à Brest, soit un parcours de trois à quatre kilomètres. C'est cette ligne qui, vraisemblablement, sera suivie par le train spécial de Dreyfus. Or, si l'on devait y avoir des manifestations, rien ne serait plus propice que cette traversée du convoi par les rues du port de commerce. La ligne passe dans la rue même, qu'elle longe d'un bout à l'autre. L'état de la voie est si déplorable que les trains marchent le plus lentement possible. Il sera facile de suivre le train de Dreyfus au pas. Si les gendarmes ne s'en mêlent pas, on pourrait très aisément prendre des interviews par la portière sans s'exposer au moindre danger. C'est là que les photographes vont opérer très probablement. L'amiral-préfet maritime ayant renouvelé ce matin l'assurance qu'aucune autorisation

ne serait donnée pour approcher du débarcadère du pont Gueydon.

La police pense qu'il ne se produira aucune manifestation ni pour ni contre Dreyfus. La population est cependant très sérieusement travaillée, depuis quelques jours, par une bande d'individus qui se disent révolutionnaires et qui continuent à inonder la ville de placards conviant le peuple à l'insurrection. Ce soir, une réunion a lieu où des anarchistes de marque prendront la parole en faveur de Dreyfus, de la révision, et contre l'état-major. Ces provocations, que rien ne justifie, auraient certainement pour résultat, si l'attente se prolongeait, de créer des difficultés au moment où Dreyfus traversera la ville.

Certains prétendent que des ordres secrets, arrivés hier de Paris, seraient portés en mer au commandant du *Sfax*. Si cela est, on ignorera jusqu'au dernier moment l'heure et le lieu du débarquement.

Alexis Durand.

L'AMÉRICANISME

Conversation avec Mgr Ireland

L'américanisme est certainement l'une des questions religieuses les plus graves de l'heure présente. Il n'existe pas de peuple où se soit manifestée au dix-neuvième siècle, plus qu'aux Etats-Unis, ce que l'illustre cardinal Gibbons a très justement appelé la « force d'attraction de l'Eglise romaine ». M. Brunetière, dans un très remarquable article de la *Revue des Deux Mondes*, n'hésite pas à qualifier de « miraculeux » le progrès constant de la foi catholique dans ce pays. Avant lui, M. Paul Bourget avait été frappé de ce même fait, et l'auteur d'*Outre-Mer* en a dit éloquentement son étonnement et son admiration.

D'ailleurs, rien ne vaut à cet égard des chiffres précis. Or, il n'y a guère plus d'un siècle, on comptait à peine, aux Etats-Unis, trente ou quarante mille catholiques, soit le centième de la population, un siège épiscopal et dix églises. Aujourd'hui, sur une population de soixante millions d'habitants, on compte dix millions de catholiques, soit plus du septième, quatre-vingt-huit sièges épiscopaux, huit mille prêtres et six mille églises. Après Vienne et Paris, New-York est la plus grande ville catholique du monde.

Voilà des résultats appréciables et qui devraient, semble-t-il, inspirer au clergé et aux catholiques de France quelque respect et une salutaire émulation. Hélas ! un trop grand nombre de membres de notre clergé se sont, au contraire, scandalisés de la croissance si rapide de la jeune Eglise d'Amérique au sein d'une liberté dont une éducation en serre chaude les a accoutumés à ne voir que les périls. Et quelques-uns d'entre eux, renouvelant les exploits de Don Quichotte, ont imaginé de dénoncer à Rome, sous le nom d'américanisme, une série d'erreurs qui n'ont point cours aux Etats-Unis, mais que des esprits malades attribuaient aux plus illustres représentants de l'Eglise d'Amérique, et que le Pape, puisque ces erreurs lui étaient dénoncées, ne pouvait s'empêcher de condamner, ce qu'il fit dans sa fameuse lettre au cardinal Gibbons.

Il y a donc un vrai et un faux américanisme. En quoi se distinguent-ils ? Il nous a paru intéressant de le demander à Mgr Ireland, l'éminent archevêque de Saint-Paul, au Minnesota, qui vient de faire un assez long séjour à Paris. Plus que tout autre, Mgr Ireland a contribué au progrès du catholicisme aux Etats-Unis ; plus que tout autre, il a été, en France, de la part des réfractaires et des catholiques ankylosés, en butte aux attaques jalouses et aux perfides calomnies. Nil autre ne pouvait prendre la parole, sur le sujet qui nous occupe, avec plus de compétence et d'autorité.

La lettre du Pape au cardinal Gibbons, nous dit l'archevêque de Saint-Paul, a tranché souverainement la question de l'américanisme.

« Les faux américanisme, ou plutôt ce que l'on appelle à tort l'américanisme, c'est une série d'erreurs qui, en réalité, n'ont pas cours aux Etats-Unis, mais que plusieurs adversaires, en France, attribuaient, cependant, aux catholiques américains. »

« Ce sont ces erreurs que Léon XIII a condamnées, en expliquant toutefois qu'il ne croyait pas l'épiscopat des Etats-Unis capable de les professer. »

Si l'on emploie ce mot (l'américanisme), dit Léon XIII, non seulement pour désigner les doctrines ci-dessus mentionnées (nous avons indiqué ces doctrines dans un précédent article) mais encore pour les réhausser, est-il permis de douter que nos vénérables frères, les évêques d'Amérique, seront les premiers, avant tous les autres, à le répudier et à le condamner, comme souverainement injurieux pour eux-mêmes et pour toute leur nation ?

C'est précisément ce qu'ont fait les évêques d'Amérique, notamment le cardinal Gibbons. J'ai écrit moi-même au Pape dans le même sens. Je l'ai remercié de l'acte qu'il venait d'accomplir. Léon XIII a daigné me féliciter au sujet de ma lettre, qu'il a immédiatement fait publier par l'*Observateur romain* et que le cardinal Rampolla, au nom du Saint-Père, m'a demandé de répandre le plus possible aux Etats-Unis.

Quant au vrai américanisme, le Pape l'approuve. Est-il permis d'en douter après avoir lu le passage suivant de la lettre du Saint-Père au cardinal Gibbons :

« Que, par ce mot, on veuille signifier certains dons de l'esprit qui honorent les populations de l'Amérique, comme d'autres honorent d'autres nations, ou bien encore que l'on désigne la constitution de vos Etats, les lois et les mœurs en vigueur parmi vous, il n'y a rien là, assurément, qui puisse nous le faire rejeter. »

Certes, Léon XIII a raison de penser que l'Eglise d'Amérique est intimement unie au Saint-Siège. Nulle part, on n'est plus inflexible sur la doctrine ; nulle part, on n'est moins disposé à abandonner même un iota des vérités de la foi.

« Ce qui est vrai, c'est que les catholiques américains adhèrent de la manière la plus loyale aux conditions politiques, à la Constitution et aux lois de leur pays. Ils ne proclament, d'ailleurs, aucune des applications à d'autres nations. Ils acceptent ce qui existe chez eux et s'efforcent d'en tirer le plus grand profit possible pour l'Eglise. En agissant de la sorte, ils ne croient violer aucun principe religieux. Ils travaillent pour le

bien des âmes et la gloire de l'Eglise. Ils ne perdent pas leur temps à pleurer le passé ou à former des vœux pour l'avenir. Ils se placent en face de la situation actuelle, essaient d'une méthode appropriée à cette situation pour faire le bien, puis d'une seconde, si la première n'a pas réussi, puis d'une troisième, d'une quatrième, etc., s'ils n'ont pas obtenu avec la seconde ou la troisième le succès sur lequel ils sont en droit de compter. En tous cas, ils travaillent et se croient assurés de la victoire. »

Loin d'eux la pensée d'abandonner le champ de bataille aux sociétés antireligieuses et de se replier, fût-ce en bon ordre, dans les coins obscurs, le cœur aigri, les bras croisés.

Mais je ne vois pas pourquoi l'on désignerait sous le nom d'américanisme nos méthodes d'apostolat. Ce sont des méthodes catholiques, et elles réussissent, comme aux Etats-Unis, partout où l'on se donne la peine de les appliquer. En Amérique, nous sommes, par tempérament et par raison, des gens pratiques, sachant se plier aux circonstances. Si nous obtenons quelque succès, c'est à cela que nous le devons.

— Que pensez-vous, monseigneur, de certaines attaques dirigées contre l'américanisme ? Avez-vous lu, entre autres pamphlets, le livre du chanoine Delassus sur l'*Américanisme et la conjuration antichrétienne* ?

— Oui, j'ai lu ce livre. C'est une étude fort intéressante, en ce qu'elle révèle un état pathologique assez rare de l'âme humaine, mais assez répandu, semble-t-il, de ce côté de l'Atlantique, et sans lequel certains phénomènes intellectuels demeuraient inexplicables. C'est cet état qui a permis à bon nombre de catholiques français d'ajouter foi à la fantastique histoire de Diana Vaughan que vous a racontée Léo Taxil, et à M. Delassus d'apercevoir un lien entre ce qu'il appelle l'américanisme et je ne sais quelle vaste conspiration juive.

— Quelque évêque, quelque prêtre ou même quelque laïque américain répondra-t-il aux extravagances du chanoine Delassus ?

— Ah ! Dieu ! non. Nous avons autre chose à faire. En Amérique, on ne raisonne pas avec les malades comme M. Delassus, on les envoie à l'hôpital.

— Ne pensez-vous pas, monseigneur, que certains membres de notre clergé s'occupent un peu trop des faits et gestes du clergé américain ?

— Oui, c'est peut-être là le fait de certains gens qui ne trouvent rien à faire chez eux, et dont les méthodes ont d'ailleurs été créées de leurs chaires de véritables déserts spirituels. Ces gens-là désespèrent du succès du sacerdoce en France. Ils sont hantés par des fantômes. Alors, ils abandonnent la France à l'irréligion ; mais l'esprit, ainsi que la nature, a horreur du vide ; ils cherchent, hors de France, de quoi occuper leur plume ou leur langue.

« Ils ne doivent pas être très nombreux. En tous cas, je n'en ai pas rencontré sur mon chemin. Pourtant, j'ai vu la France, j'ai vu son clergé, où prêtres et évêques sont vraiment des hommes de Dieu aimant l'Eglise et leur patrie ; j'ai vu son aristocratie, j'ai vu son peuple, au cœur si généreux, si bon. Et je m'en vais, sous le charme de l'accueil si franchement hospitalier que j'ai reçu dans toutes les classes de la société, Mgr Touchet, notamment, et l'abbé Gardey, votre distingué curé de Sainte-Gloire, et le curé de Saint-Pierre de Chaillos se sont acquis des droits à mon éternelle reconnaissance. »

— Emportez-vous également un bon souvenir de votre voyage à Rome ?

— Oh ! oui ! J'ai trouvé Léon XIII merveilleusement préservé, avec sa grande et claire intelligence qui s'applique toujours, sans lassitude, aux intérêts de l'Eglise dans le monde entier. Il me plaît de clore cet entretien par un hommage à notre grand Pape.

J'ai rapporté à peu près tout pour moi ma conversation avec Mgr Ireland. Si l'éminent archevêque de Saint-Paul est encore sous le charme de l'accueil qu'il a reçu en France, je reste, moi, sous le charme de cette haute, fière, noble et si désuète figure de prêtre, sur qui reposent tant d'espérances et qui m'a donné comme une vision, très consolante et très douce, de l'Eglise de l'avenir, de l'Eglise conquérante par l'intelligence, par la liberté, par la justice, par l'amour.

Et maintenant, qu'on me permette une petite indiscrétion. Veut-on savoir quels sont les deux journaux français auxquels Mgr Ireland non seulement est depuis longtemps abonné lui-même, mais a abonné son séminaire ? Frémissez, mânes du vénérable M. Icard : ces deux journaux sont l'*Univers* et le *Figaro*.

Julien de Narfon.

DANS L'ARMÉE

M. le lieutenant-colonel Guérin, vice-président de la Commission de l'armée, a été invité par ses camarades les lieutenants-colonels territoriaux de la réunion du Cercle militaire à rappeler au ministre l'importante question des capitaines-majors. Ce rouage, qui donnait aux corps territoriaux une existence permanente et permettait aux lieutenants-colonels de se tenir au courant de tout ce qui concerne le régiment, a été supprimé. Les attributions de ces officiers sont aujourd'hui dévolues aux colonels de l'armée active, et par dérégulation, à un officier du cadre complémentaire qui ne saurait prendre goût à une tâche provisoire. Aussi les doléances sont-elles unanimes à ce sujet, et justifiées par le danger que fera courir à la mobilisation des territoriaux l'absence d'un officier continuellement préparé en vue de cette mobilisation.

L'Armée territoriale rappelle que, le 1^{er} décembre, M. de Freyneville, recevant la délégation des chefs de corps territoriaux, avait promis de déposer un projet en ce sens ; mais il a quitté le ministère et son successeur n'a pas eu le temps de donner satisfaction à ce vœu.

Le ministre de la guerre a autorisé les troupes placées sous son commandement à prendre part à une souscription ouverte dans le but d'élever une statue à l'amiral Jaurès, dans la ville de Graulhet (Tarn). Cet hommage des troupes de terre est bien dû à l'illustre marin qui obtint ses premières étoiles comme général de brigade et comme commandant en cette qualité le 21^e corps à l'armée de la Loire.

Dans ce rôle nouveau pour lui, l'ancien capitaine de vaisseau fit montre de grandes qualités militaires et fut le digne émule de Gougeard parmi les lieutenants de Chanzy. Les combats qu'il livra à Bonnières, à Marchenoir, à Vendôme, à Montétablé, à Pont-de-Genne et à Sillé-le-Guillaume font le plus grand honneur au 21^e corps et à son chef. Le grade de général de division qu'il obtint était fort mérité.

Aussi, malgré son peu d'ancienneté dans la marine comme capitaine de vaisseau — moins de deux ans — la Commission de révision des grades proposait celle de la nommer contre-amiral. Le décret qui le nommait portait : « général de division pendant la guerre ; services exceptionnels à l'armée de la Loire. »

Si la marine souscrivait pour la statue d'un de ses meilleurs amiraux, l'armée de terre reconnaît en Jaurès un de ses chefs les plus éminents. C'est au général de division Jaurès, à l'intrépide commandant du 21^e corps qu'elle portera son hommage en souscrivant pour le monument de Graulhet.

Ardouin-Dumazel.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous recommandons vivement à l'impérissable charité de nos lecteurs une misère navrante : Mme Clémence, âgée de soixante ans, veuve d'un magistrat, qui meurt de faim près de son fils mourant lui-même, faute de soins et de tout médicament. Cette malheureuse femme a dû céder son lit à son fils moribond dans la petite chambre qu'elle occupe, 95, rue de Montreuil. Un secours urgent sauverait ces deux malheureux.

INSTALLATION DE M. LÉPINE

M. Lépine, préfet de police, a pris possession de son poste hier matin, à onze heures. En quittant la maison qu'il a quittée il y a à peine deux ans, M. Lépine s'est tout simplement assis sur le fauteuil de velours que M. Blanc avait abandonné la veille et qui, a-t-il dit en riant, n'a pas été changé depuis son départ.

Son premier soin, en revenant boulevard du Palais, a été de rassembler ses chefs de service et de leur dire qu'il comptait sur leur dévouement à tous, nouveaux comme anciens, de même qu'ils pouvaient — ils le savent — compter sur lui. Il a ensuite rédigé l'ordre du jour suivant adressé aux gardiens de la paix :

Brigadiers, sous-brigadiers et gardiens, l'honneur de vous diriger dans des circonstances difficiles me fait revenir comme il y a six ans.

Je compte sur votre dévouement à la République. Soyez patients, fermes et disciplinés. Obéissez comme vous serez toujours commandés, avec le sentiment du devoir à accomplir et les Parisiens vous sauront gré de vos peines.

LÉPINE.

Cet ordre doit être lu à trois appels consécutifs dans tous les postes.

M. Pujat, chef du cabinet de M. Blanc, se retirant purement et simplement, il est à peu près certain que M. Lépine va choisir pour ces fonctions, M. Schrameck, qui le remplaçait autrefois près de lui et qui est en ce moment secrétaire général des Bouches-du-Rhône.

LA CRUE DE LA SEINE

Par suite des pluies de ces derniers jours, le niveau de la Seine a sensiblement monté. La cote, à Montreuil, marquait 20 centimètres de hausse.

D'après les indications fournies par le service hydrographique, on s'attend à une crue de la Marne, de l'Aisne et de l'Oise.

La montée de la Seine sera, néanmoins, peu importante, si le temps se maintient sec. L'administration a toutefois donné l'ordre de baisser le barrage de Suresnes, opération qui sera faite mardi prochain.

LE DRAME DE LA CAVALCADE

Charles Péale, l'auteur de la tentative de meurtre commise dimanche dernier, sur la personne de Mme Clémentine Lefèvre, figurante au cortège d'Etienne Marcel, a quitté l'hôpital Saint-Antoine. Les médecins ont déclaré que la blessure qu'il s'était faite à l'œil, et qu'on avait d'abord cru mortelle, était en voie de guérison suffisante pour que son transfert en prison fût possible.

Il est actuellement à la Santé. Par contre, la victime, qu'on disait très légèrement blessée ne va pas mieux et est toujours à l'hôpital.

Une explosion, due au gaz, s'est produite hier matin à l'école de garçon du boulevard Arago.

Quelques enfants ont été légèrement blessés.

Le directeur de l'enseignement est allé dans la journée, de la part du préfet de la Seine, prendre des nouvelles de ces enfants.

NOUVEL INCENDIE A NEUILLY

La foire de Neuilly n'a décidément pas de chance. Après l'incendie qui a détruit le tir de Mme de la Tuillerie, voici qu'à son tour le Yacht-Théâtre de M. Bonnefols, devient la proie des flammes.

C'est à trois heures et demie du matin que de cet établissement installé en face du n° 189 de l'avenue de Neuilly, a jailli une colonne de flammes. Les pompiers, accourus pourtant très vite, n'ont pu que faire la part du feu et préserver les baraques voisines. Le Manège des chats, voisin du Yacht-Théâtre, commençait en effet à flamber et tous les forains voisins déménageaient affolés.

Enfin l'incendie a été circonscrit. Mais les dégâts s'élèvent à plus de 250,000 francs.

De l'enquête faite par le commissaire de police, l'incendie aurait pris naissance dans le moteur à gaz d'un cinématographe installé à côté.

LES BAINS FROIDS

Les propriétaires de bains froids ou, comme on dit maintenant, d'écoles de natation, n'ont pas à se féliciter depuis quelques années. D'abord, avec les piscines de quartier, on leur a créé des concurrents sérieux ; puis le préjugé de plus en plus grand contre l'eau de Seine — bien que l'eau ne soit réellement contaminée qu'à la sortie de Paris ; enfin le mauvais temps, tout contribue à contrarier leur commerce.

Ils font pourtant tous leurs efforts pour lutter et ils ont accompli de véritables progrès. Qu'on en juge par le court aperçu suivant :

Autrefois, les Parisiens qui voulaient se baigner dans la rivière se mettaient tout tranquillement à l'eau dans le plus simple appareil, et sans se préoccuper de l'emplacement ni des passants.

C'était principalement hors la ville, en deçà de la porte Saint-Bernard, au bas de l'entrepôt actuel des vins, que les amateurs de baignades se livraient à leur exercice favori.

Des ordonnances du prévôt de Paris, en date de l'an 1716, défendirent de se baigner sans être suffisamment vêtu.

Il paraît qu'il ne fut pas tenu un compte suffisant de cette prohibition, car, en 1742, les mêmes ordonnances repaurent avec cette sanction additionnelle : « Sous peine d'emprisonnement. »

C'est de cette époque que datent les premiers établissements de bains froids sur la Seine. En 1763, on n'avait encore, pour se baigner en rivière, que cinq stations :

Près de l'Archevêché, au quai des Morfondus (aujourd'hui quai de l'Horloge), au port Saint-Nicolas, près de la rue des Pouilles, devant les Quatre-Nations et près de la barrière des Invalides.

Ces bains, tout à fait primitifs, se composaient d'un espace ménagé entre deux bateaux qu'on ombrageait de toiles attachées à des perches.

« Les seuls bains qu'on ait ici, dit un auteur de l'époque, sont quelques endroits de la rivière où tout le monde a le droit de se présenter moyennant une faible rétribution à ceux qui vous conduisent et qui vous fournissent ce dont on a besoin pour les bains. »

Pendant bien longtemps, et au mépris des ordonnances de 1716 et de 1742, la clôture toute primitive des établissements balnéaires fut considérée par les baigneurs comme suppléant suffisamment au vêtement réglementaire. Aussi, les clients des fameux bains à quatre sous ne se gênaient guère et se contentaient du costume le plus incomplet.

La Préfect

des « attendus » qui n'ont point été de nature à satisfaire le plaignant.

Le nommé Raïd, qui vient de comparaître devant le jury de Vienne, avait à répondre de quatre cents vols qualifiés commis dans l'espace de huit mois !

Au cours des débats, qui n'ont pas occupé moins de sept audiences, l'étrange personnage a cru pouvoir, en vertu de sa notoriété si brillamment acquise, traiter de puissance à puissance avec le président.

A la fin d'un interrogatoire où toutes les questions du magistrat lui fournissaient matière à plaisanteries, Raïd a proposé une petite transaction à la Cour.

— Voyons, s'est-il écrié, avec un aimable sourire, donnez-moi cinq ans de prison et je vous promets de ne pas en appeler de votre jugement. Ça vous épargnera des écritures !

Comme le président s'indignait :

— Vous ne voulez pas ? riposta l'accusé. Eh bien ! Je consens à aller jusqu'à sept années. Mais, vous savez, pas une minute de plus.

Après avoir écouté quatre-vingt-deux chefs d'accusation, la Cour a octroyé huit années d'emprisonnement à cet audacieux recordman du vol.

George Grippion.

LES COLONIES

LA MISSION VOULET-CHANOINE

S'il n'est pas exact que la mission Voulet-Chanoine ait été rappelée, il est cependant absolument certain que le gouvernement a chargé le colonel Klobb d'aller prendre la direction de la mission, ce qui équivaut à dire que les capitaines Voulet et Chanoine sont relevés de leurs fonctions.

Les capitaines Voulet et Chanoine, alors lieutenants, ont coopéré, il y a deux ans, et de la façon la plus active, à la conquête du Mossi et du Gouroussi, vastes territoires englobés par la boucle du Niger. Après un séjour en France, ils sont repartis pour l'Afrique, avec l'importante mission de relier notre colonie du Soudan au lac Tchad, en parcourant les contrées nouvellement placées sous l'autorité de la France.

Voici comment ces officiers devaient opérer. Ils portaient leurs efforts en deux groupes. Tandis que le capitaine Voulet descendait le Niger, depuis Bamako jusqu'à Say, point de départ de la mission, son collaborateur, le capitaine Chanoine, traversait la boucle du Niger pour y recruter des porteurs, des bêtes de somme, des approvisionnements.

Comment cet officier s'acquittait-il de cette tâche ? C'est, au dire d'un commandant de cercle, voisin du Niger, en exerçant des violences et des brutalités sur des indigènes. Saisi de cette plainte très formelle, le gouverneur du Soudan a demandé des instructions au gouvernement qui, il y a trois semaines déjà, donna l'ordre d'envoyer le colonel Klobb sur les traces de la mission Voulet-Chanoine pour en prendre le commandement et la mener à bien.

Il convient de faire remarquer que la mission n'est pas rappelée et qu'au contraire la continuation de sa marche en avant est assurée. Par conséquent, la réunion du Soudan au lac Tchad, qui importe grandement à notre politique africaine, sera tôt ou tard un fait accompli.

Quant aux responsabilités en jeu dans cette pénible affaire, elles seront établies par l'enquête que doit mener sur place le colonel Klobb ; or, cette enquête n'est pas encore près de parvenir au gouvernement. Il faut donc attendre encore avant de se prononcer sur les fautes ou les maladroites commises par tel ou tel membre de la mission Voulet-Chanoine.

Marc Landry.

Informations

Distribution de prix. — La distribution des prix de « l'Union des sténographes-dactylographes » aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, dans la salle des fêtes de la mairie du onzième arrondissement (place Voltaire).

Société des amis du Louvre. — La Société des artistes français, la Société nationale des beaux-arts et le commissaire général de l'Exposition de 1900, voulant donner un témoignage de sympathie à la Société des amis du Louvre, ont accordé que les salons de la galerie des Machines du Champ-de-Mars resteraient ouverts pendant la journée du samedi

27 juillet, de 8 heures du matin à 6 heures du soir, et que les entrées seraient d'ordinaire de 1 franc seraient perçues au profit de la caisse de la Société des amis du Louvre.

Les porteurs de cartes personnelles d'artiste ou de presse seront seuls admis gratuitement, s'ils ne consentent pas à apporter leur obole. Une musique militaire se fera entendre dans la galerie des Machines, pendant l'après-midi, ce jour-là.

CHRONIQUE IMMOBILIÈRE

Notre collaborateur Pierre de Taille étant actuellement en voyage, la « Chronique immobilière » ne paraîtra pas cette semaine.

Figaro à la Bourse

Samedi 24 juin.

On maintient généralement les cours, à un peu de tassement près. On peut donc dire que la séance, à tout prendre, est satisfaisante. Constaté, en effet, que les motifs de réserve ne manquent pas ; nous avons surtout un jour de chômage en perspective — un jour de chômage suivi d'une séance parlementaire qui, s'il en faut croire les bruits de Bourse, ne sera pas précisément calme ; et cela seul suffit, après une séance aussi tumultueuse que celle que nous venons de traverser, pour imposer aux spéculateurs l'obligation de se tenir tranquilles. C'est ce qu'ils ont fait, et même avec excès, car les échanges ont été rarissimes.

Après être descendu à 100 95, le 3 0/0 finit au cours rond de 101 fr., en petite diminution de 2 centimes, que l'on a d'ailleurs facilement regagnés après Bourse. Le 3 1/2 0/0 perd 10 centimes à 103 20 ; au comptant, on le 3 0/0 reste calme, le 3 1/2 0/0 est aussi lourd qu'à terme.

L'Extérieure a oscillé entre 63 95 et 63 50, pour finir à 63 35 au lieu de 63 47. L'Italien à 95 70, après 95 60 et le 3 0/0 Russe 1891 à 95 85, perdent 20 et 15 centimes. Moins-values de 5 et de 10 centimes sur le Turc C à 26 60, après 26 65 et sur le D à 22 85 après 23. La Banque ottomane s'élèvera un peu à 569. Le 4 1/2 Brésilien à 64 25 et le 5 0/0 à 73 30, reculent encore de 50 à 75 centimes ; mais la Minas Gerais, à 382, est sans changement.

La Banque de Paris recule de 10 francs à 1,080. Les autres différences, dans les compartiments des établissements de crédit, sont sans gravité aucune. On est d'ailleurs plus ferme au comptant qu'à terme, où nous laissons le Crédit Lyonnais à 950, la Banque internationale à 625, la Société générale à 601, le Comptoir à 610. Le Foncier, au comptant, gagne 3 fr. à 723. Déférant au désir exprimé par un certain nombre d'obligataires, le Conseil d'administration du Crédit foncier consent à accorder à ses obligataires, et temporairement, le droit d'effectuer dès le 1er juillet la libération complète des obligations communales de 1899, sur lesquelles il n'a été fait jusqu'à présent qu'un premier versement de 50 fr. Cette libération est absolument facultative. Les porteurs qui la désirent peuvent, à partir de la date sus-indiquée et jusqu'à ce qu'il en ait été décidé autrement, verser le solde dû sur les obligations 1899, soit à Paris, soit dans les bureaux du Crédit foncier, soit dans les départements, soit chez les trésoriers-général et les receveurs particuliers des finances.

Le Lyon à 1875, le Nord à 2,455, ont perdu 7 et 5 fr. L'Orléans est très ferme à 1,702. Le Suez est en diminution de 10 fr. à 3,620. Le Gaz, au contraire, remonte de 33 fr. à 1,230. Sur la Thomson-Houston à 1,445 et les Voitures à 625, recule de 5 fr. Il est de 7 fr. sur le Rio à 1,089, après 1,083 et 1,087. Le De Beers est un peu plus faible à 634. La Sonovise est à 2,325 ; c'est 45 fr. de perte sur hier, soit 65 fr. depuis deux jours, soit encore 175 fr. depuis la dernière liquidation. On va bien, dans ce coin là !

Le Boursier.

MINES D'OR

Les affaires ont été de nouveau très calmes aussi bien à Londres qu'à Paris, et, chez nos voisins, on a mis la journée à profit pour commencer la liquidation de fin juin qui n'a lieu officiellement que demain lundi. Beaucoup de reports ont été faits par avance à des taux très modérés et même très modiques sur certaines valeurs de spéculation comme la Rand Mines et la Goldfields ; ce qui indique bien que les vendeurs à découvert sont encore loin d'avoir tout racheté.

On peut donc croire, dès maintenant, que la liquidation anglaise se passera d'une manière excessivement satisfaisante, et que la tenue du marché s'en ressentira. Toutefois, le Stock Exchange semble vouloir se tenir sur une certaine expectative jusqu'à ce que l'on ait soit définitivement sur l'accueil que notre Parlement réserve à notre nouveau ministère. Comme nous l'avons dit, il y a deux jours, notre situation politique intérieure est la seule vraie préoccupation que l'on ait de l'autre côté du détroit.

A Paris, la fin de la semaine et le manque de transactions nous ont valu un petit tassement des cours qui, dans bien des cas, sont, du reste, pour ainsi dire, nominaux. A Londres, on se tient comme la veille ou à de légères différences près. La Crown Reef est

sans changement, à 46 liv. st. 3/4 (423 fr. 26) ; celle de la Glen Deep, à 4 liv. st. 1/8 (103 fr. 90) ; Treasury, 51 liv. st. 1/4 (432 fr. 30), toujours plus haut qu'à Paris ; Rose Deep, 40 liv. st. (253 fr.). Quant à la Modderfontein, elle s'inscrit à 10 liv. st. 1/4 (258 fr. 30).

Henry Dupont.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS. — La situation au 31 mai 1899 donne les chiffres suivants aux principaux chapitres : A l'actif. — Portefeuille effets de commerce, 359,239,014 ; Reports, 58,866,940 ; Correspondants, « effets à l'encaissement », 33,166,002 ; Comptes courants débiteurs, 43,469,497 ; Avances garanties, 55,193,805 ; Participations financières, 7,463,225 ; Débiteurs par acceptations, 56,586,964 ; Crédits par acceptations, garantis, 27,123,509. Au passif. — Comptes de chèques et d'escompte, 285,591,979 ; Comptes courants créditeurs, 139,319,082 ; Bons et Dépôts à échéance fixe, 69,504,888 ; Acceptations pour compte de tiers, 79,066,479.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 24 Juin

Les drames de la mer

Quimper. — Il n'y a malheureusement plus de doute à avoir sur le sort de la chaloupe *Janus-Cézi*, du Guilvinec. Elle est perdue avec son équipage de neuf hommes, dont trois étaient père de famille et laissent quatorze orphelins. Avec les trois disparus du bateau *Sans-Pareil*, de Penmarc'h, un matelot et deux hommes, cela fait douze victimes nouvelles à ajouter aux quarante de la précédente tempête. On le voit, la population maritime du Finistère est cette année terriblement éprouvée.

La femme de l'île de Sein qui a servi de modèle pour le tableau célèbre de Renouf, « la Veuve de l'île de Sein », si souvent reproduit par la photographie et actuellement au musée de Quimper, vient de mourir dans son île, à l'âge de 47 ans.

Correspondant de Madagascar

Morille. — Le paquebot *Natal*, courrier de Madagascar, est arrivé ce matin à sept heures au Fort des Passagers dont M. Suillon, colonel d'infanterie de marine ; Tussac et Gérard, lieutenants-colonels ; les capitaines Baldrac, Defer, Mérienne, Lucas et Edighoffen ; MM. de Bastel, commissaire central à l'ammatave ; Goubert, commissaire des colonies ; Amorette, consul de France à Mozambique ; le capitaine Cécéran et divers fonctionnaires, ainsi que 405 militaires de diverses armes, dont 30 allités.

La traversée s'est effectuée sans incident. La révolte qui avait éclaté à Ivondro a été vite réprimée par le général Pennequin, qui a conduit les troupes lui-même.

Les gisements de houille découverts à la côte Nord de l'île sont très importants et le charbon est très utilisable.

Congrès international de pêches maritimes et fluviales.

Bayonne. — Le 25 juillet prochain est la date fixée pour l'ouverture de ce Congrès, qui tiendra ses assises dans notre ville, et qui se clôturera le 31 du même mois à Biarritz.

La présidence d'honneur a été acceptée par M. l'amiral Fournier, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée et la présidence effective par le docteur Roché, ancien inspecteur général des pêches maritimes, et membre du Conseil supérieur de la marine marchande. Un nombreux Comité d'honneur, composé de savants français et étrangers, patronne le Congrès et lui assure de précieuses adhésions. Devant l'importance croissante des questions de pêches maritimes et fluviales, divers ministères ont tenu à subventionner le Congrès, en lui accordant leur patronage et à s'y faire représenter.

Le Congrès se divisera en sept sections, ayant chacune un champ d'études nettement déterminé.

Depuis les recherches scientifiques sur la pêche et l'agriculture marines jusqu'à l'ostéiculture et à la mytiliculture, toutes les questions se rattachant à la pêche et aux marins pêcheurs seront traitées par les spécialistes les plus compétents.

A l'occasion du Congrès, le ministre de la marine a promis d'envoyer dans les eaux de l'Adour trois torpilleurs de la défense mobile de Rochefort, et des excursions sont organisées en l'honneur des congressistes à Fontarabie, Saint-Sébastien et Saint-Jean-de-Luz.

Fête patriotique

Alger. — Une cérémonie patriotique a eu lieu ce matin à l'occasion de la remise du drapeau de la section africaine des Vétérans de 1870-71. A huit heures, la section, encadrée de nombreux officiers de toutes armes, s'est rendue à la manifestation militaire où le colonel Jullien, commandant le 1er zouaves, après un discours ému, a solennellement remis aux vieux braves l'emblème tricolore. Aussitôt après, les Vétérans se sont rendus en corps à la cathédrale, très applaudis par le parcours. Une messe a été dite pour le repos de l'âme des soldats morts en 1871, et le drapeau de la section a été béni.

De nombreuses notabilités assistaient à

cette fête militaire. Le préfet s'était fait excuser.

Un rezou

Oran. — On apprend d'El-Albid qu'une forte rézou a été opérée au Gourara, où plusieurs chameaux ont été razzés. Un grand nombre d'hommes auraient été tués.

Au dire des indigènes, ce rezou comprenait 150 hommes.

Le capitaine Durand est parti à leur poursuite avec des cavaliers.

Argus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Spectacles de la semaine :

A l'Opéra, ce soir dimanche, représentation gratuite : la *Burgonde*, ouverture des portes à 6 h. 1/2 ; lundi, *Faust* ; mercredi, *Le Prophète* ; vendredi, *Lohengrin*.

A la Comédie-Française : lundi, mercredi, vendredi, *Le Torment* ; mardi, jeudi, samedi, *Le Demi-Monde*.

A l'Opéra-Comique : lundi, mercredi, vendredi, *Cendrillon* ; mardi, *Joseph*, *Daphnis et Chloé* ; jeudi, la *Dame blanche*, *Cavalleria rusticana* (Mme de Nuovina) ; samedi, *Galathée* (Mlle Marignan), *Le Roi vaudit*.

Au Théâtre lyrique de la Renaissance, ce soir dimanche, mercredi et vendredi, *Si j'étais Roi* ; mardi, dernière représentation du *Duc de Ferrare* ; jeudi, *Martha* ; samedi 1er juillet, clôture annuelle.

Mlle Maria Legault, qui a créé le rôle de Roxane dans *Cyrano*, avec le succès qu'on se rappelle, et qui l'a joué quatre cents fois de suite à côté de Coquelin, est engagée par M. de la Roche pour le rôle de Marie-Louise dans *L'Agitation* de Rostand.

Les qualités de charme et de finesse de l'exquise comédienne sont bien faites pour s'adapter à la figure d'élegance et de douceur de l'archiduchesse d'Autriche que nous a transmise l'histoire.

Mlle Françoise Samé, la jolie comédienne bien connue, vient de contracter un très bel engagement avec la direction du Gymnase. On se souvient qu'après de brillants succès dans l'opéra-comique et dans l'opérette, Mlle Françoise Samé avait fait une tournée de *Dora* avec Berton et une autre du *Nouveau Jeu* avec Brasseur, où elle s'était distinguée par de vives qualités de naturel et d'entrain.

Sur une brillante plaidoirie de M. Jules Jolly, pour M. Delahy, la 4^e chambre du tribunal civil vient de prononcer le divorce entre le pensionnaire de la Comédie-Française et Mme Delahy, de l'Opéra-Comique.

Marguerite Deval, retour de Londres où elle a obtenu devant S. A. R. le prince de Galles le succès le plus durable, a reçu les offres les plus brillantes de plusieurs impresari. Cédant aux plus séduisantes propositions de M. Albouy elle lui a accordé une série de représentations qui seront données en France et à l'étranger en janvier et février prochain.

M. Paul Barnoll, l'amusant Cantalou du *Roi des Gascons*, le succès du théâtre de la République, deviendra, à partir du 1er août, administrateur général de l'Alhambra de Bruxelles.

D'Evian-les-Bains : On annonce pour le 1er juillet l'ouverture du théâtre du Casino. La pièce de début de la troupe sera *Froufrou*, l'émouvante comédie de Molière et Halévy. Les connaissances au moment d'ouvrir d'y applaudir Mmes Hélène Gony, des Nouveautés ; Van Doren, de la Comédie-Parissienne, et Dalwig, des Nouveautés ; MM. Perny, de l'Odéon ; Delisle et Grivart.

Nous trouvons au répertoire de la saison 1899 : *L'Ainée*, de Jules Lemaitre ; *Les Trois Filles de M. Dupont*, de Brieux ; *Jalousie*, de Besson, etc., etc.

Aux-les-Bains : Les représentations d'opéra se poursuivent de plus en plus brillantes, au théâtre de la Villa des Fleurs. Après *Aida*, *Guillaume Tell* et *Le Trouvère*, nous avons eu hier *Faust*, où MM. Garolle, Lequien et Layolle, Mmes Millaud et Millaud ont eu les honneurs de la soirée.

Pour les débuts de la troupe d'opérette et pour les représentations de Mlle Clary, le théâtre de la Villa des Fleurs donnera *Boccace*, ensuite viendront *Rip* et les *28 Jours de Clavierette*.

De Berlin : On sait le grand intérêt que l'Empereur a pris à la mise en scène de *Eisenstein*, l'œuvre du commandant Joseph Lueff, représentée naguère à Wiesbaden.

Le *Moniteur de l'Empire* publie le décret suivant :

« Sa Majesté a daigné conférer à l'intention » dant du Théâtre royal de Wiesbaden, » d'aujourd'hui, l'ordre de la Couronne de 2^e classe, aux chefs d'orchestre du Théâtre royal de Wiesbaden, professeur Mannstaedt et Joseph Schlar, l'ordre de la Couronne de 1^{re} classe, » et à l'inspecteur des magasins de décors du Théâtre royal de Wiesbaden, Fritz Wolf, » la médaille d'honneur. »

Guillaume II s'est apprécié le mérite de ses collaborateurs. »

Jules Huret.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : Au cirque d'été, à 2 h. 1/2, matinée avec le nouveau programme.

A 3 h. 1/2, au Jardin de Paris, matinée réservée aux familles.

A 2 heures, au cirque Fernando, matinée. Même spectacle que le soir.

Ce soir, dîner-concert dans les serres du Palmarium du Jardin d'Acclimatation. Le défilé de la *Soupe d'une nuit d'Orient*, par suite du mauvais temps, est remis à une date ultérieure.

Un des rares spectacles vraiment intéressants en ce moment, ce sont les tournois et jeux du moyen âge représentés chaque jour, de 2 heures à 6 heures et le soir, de 8 heures à minuit, à la *Reconstitution de la Cour des miracles* (100, avenue de Buffon). Entrée : 1 franc.

Par ces vilains temps, rien de plus agréable qu'une soirée passée à la Cigale, au spectacle de la jolies *féeries Ohé Venus* dont on va fêter dans quelques jours la 450^e représentation. C'est un spectacle sans précédent qu'expliquent, il est vrai, la gâté de la pièce, l'excellence de l'interprétation et la richesse de la mise en scène.

Ce ne sont pas les attractions qui manquent à la « Grande Roue de Paris ». Les nombreux visiteurs qui, chaque jour se pressent dans le superbe établissement de l'avenue de Suffren n'ont que l'embarras du choix : ascension dans la roue, d'où l'on découvre le plus beau panorama de la capitale, le voyage aérien dans les canards électriques, attraction unique à Paris, visite à la grotte d'Azur, de Florio, ou à la cage mystérieuse, sans compter les représentations du joli théâtre de la Roue et des concerts du jardin.

Parmi tant d'attractions variées, le public va, vient, au milieu d'un entrain qui, ce soir dimanche, sera tout particulièrement, à la fête de nuit.

Mlle Louise Dolley, la charmante artiste qui a été applaudie à la Cigale, part pour Aix-les-Bains, où elle donnera en juillet treize représentations au nouveau Casino des Folies-Aixoises. Son répertoire se compose de chansons nouvelles et de pièces en un acte qu'elle animera de sa verve et de son charme.

Intérim.

Correspondances Étrangères

FIGARO à CONSTANTINOPLE

Histoire de brigands. — Enlèvement d'un ingénieur français.

Constantinople, 20 juin.

Je vous ai déjà conté l'enlèvement. Voici de nouveaux détails sur cette dramatique aventure.

Ainsi que je vous l'ai dit, M. Louis Chevallier est un ingénieur fort distingué, ancien élève de l'Ecole de Saint-Etienne, N° à Epinac (Saône-et-Loire), en 1850, il est venu en Turquie il y a sept ans, à la formation de la Société de Kassandra, qu'il dirige. Il habite ordinairement la mine, près du mont Athos. Marié à une de ses compatriotes, d'Autun, il est père de quatre enfants dont le plus jeune, le petit Loulou, âgé de quatre ans, a été mêlé à cette terrifiante arrestation. C'est un homme d'une vigueur peu commune. Mais la soudaineté de l'attaque ne devait pas lui permettre de se défendre.

Voici d'ailleurs comment les témoins nous racontent les faits.

C'était le dimanche 11 juin, jour du Grand Prix. M. Chevallier, sa femme et deux Lazaristes de Salonique s'étaient rendus à Isovros pour assister au mariage catholique d'un de leurs ouvriers. Isovros, ou Nivoro, est le village où se trouve la mine, à 9 kilomètres environ de Straton, résidence du directeur. Un petit chemin de fer à voie étroite réunit ces deux points. M. Chevallier avait mieux aimé rentrer à pied, en suivant la ligne. On s'était donc mis en route vers cinq heures. La caravane se composait de M. et Mme Chevallier, du R. P. Hurd, supérieur de la mission des Lazaristes à Salonique, et du *cavass* (domestique), appelé Mouharrem, portant le petit Loulou. Le *cavass*, en costume d'Albanais, avait un poignard et des pistolets à la ceinture.

A six heures, on arriva à un endroit appelé Madelmicos, à trois kilomètres environ de la maison de l'ingénieur. C'est un passage à niveau où on a construit des hangars et des remises. Tout à coup, les brigands, embusqués derrière un baraquement, surgirent. En tête, marchait le *cavass* portant l'enfant. C'était un homme d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve. Avant qu'il pût saisir son pistolet, un des brigands l'avait visé. Une balle lui traversa le crâne ; il tomba raide mort. En même

temps, les hommes de la troupe se précipitèrent sur M. Chevallier et le ligotèrent avec une prodigieuse dextérité.

Le chef de la bande s'empressa galamment autour de M. Chevallier et tâcha de la rassurer.

— Nous n'en voulons pas à votre mari, lui dit-il ; nous ne lui ferons aucun mal. Soyez sans crainte.

Et aussitôt ils partirent, emmenant leur prisonnier. Toute cette scène n'avait pas duré plus de trois minutes.

Un des brigands dépouilla le *cavass* tué de son poignard et de son revolver. Il négligea sa bourse où se trouvait une livre turque en or et 8 *medjidiés* en argent.

Je détache d'une lettre que je reçois à l'instant de Straton, ce détail émouvant :

Après le coup de feu tiré sur le *cavass*, le petit Loulou a été couvert de sang. Le R. P. Hurd a voulu le prendre dans ses bras ; les brigands ont cru que le Père voulait saisir les armes du *cavass* et ils l'ont couché en joue.

Ce bon Père a cru son dernier jour arrivé. La mort du *cavass* a tellement impressionné le petit Loulou que jusqu'à l'arrivée du médecin à Straton, il n'a cessé de répéter avec des sanglots, et toujours inondé de sang, le nom du *cavass* Mouharrem mêlé à celui de son papa.

Les brigands ont au nombre de neuf ou dix. Ce sont des gens du pays, connus de M. Chevallier et de tout le monde. Leur chef s'appelle *Yorgaki* (le capitaine *Yorgaki*) et le sous-chef se nomme Thalkia. Ils parlent grec, avec quelques mots de français.

Ils ont emmené M. Chevallier dans la montagne, déclarant qu'ils ne le rendraient que contre 15,000 livres turques (345,000 francs). Depuis lors, leurs exigences se sont peu à peu réduites à 12,000 livres. On espère transiger à 10,000 (230,000 francs). Comme toujours le gouvernement turc fait des difficultés. Mais on peut être sûr qu'il finira par céder.

Car le pays tout entier est infesté de brigands. A quelques lieues de l'endroit où M. Chevallier a été enlevé, on signale la présence d'autres bandes.

A *Demir Hissar* (château de fer), près de Sérés (province de Salonique), d'autres brigands ont capturé un jeune Turc, maigre butin, pour lequel ils se contentent de 50 livres (1,150 francs). Non loin de là, deux ou trois autres troupes pareilles se sont signalées par leur audace. A un endroit appelé Prosnik, ils ont enlevé un Grec (coût 170 livres).

A Poros, ils en ont pris un autre, Yanni Zambas, et l'ont assassiné lâchement, après avoir encaissé la rançon. L'exemple est rare, d'ailleurs, de semblable déloyauté.

Sur la frontière de Thessalie, du côté d'Ellasona à Zarka, il y a eu une véritable bataille entre les brigands et la force armée. Trois bandits sont restés sur place. Mais il en reste dans toute la région.

Enfin, les autorités de Janina sont informées que l'Épire est sillonnée de partisans en quête de butin. Les gendarmes sont lancés dans toutes les directions. Mais les populations ne sont guère plus rassurées par ceux-ci que par ceux-là.

En ce qui concerne M. Chevallier, la police s'est tardivement mobilisée.

Le général Mehmed-pacha, commandant la gendarmerie du vilayet de Salonique, est entré en campagne. Le caïman de Kassandra, qui a sa résidence à Isovros, le consul de France à Salonique, M. Steeg, enfin toutes les autorités, se sont portés sur les lieux. Le malheur est que toute mesure tentée pour capturer les brigands peut coûter la vie à notre compatriote.

Il faudra, bon gré mal gré, payer la rançon. On s'occupera après de punir les coupables. La tâche ne paraît pas bien difficile. Car la presqu'île Chalcidique est presque fermée naturellement, sauf deux étroits passages faciles à garder. Les brigands périront sur le théâtre de leur exploit.

Au dernier moment, on annonce que M. Chevallier sera libéré jeudi 22 courant. La rançon de 15,000 livres a été avancée par la Société Kassandra.

Viator.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR AUTEUIL

C'est la journée du prix de France, où je verrais Fouillag ou Crax d'Aché, si ce dernier prend bien

Le prix de la Seine-Matthias; dans le Steeple-Chase militaire; Brancome et Indo-Chine; dans le prix Black-Rose; Glamis et Serpente; dans le prix La Vague; Castelvieilh et Balasac.

COURSES A NEUILLY-LEVALLOIS

Beaucoup de partants dans les cinq épreuves, et assistance assez nombreuse. On voit qu'il y a eu, pendant les grandes épreuves réservées au pur-sang.

Prix Unas, 3.000 fr., 3.200 m. 1. Qui'en Grogne, à M. B. Koch, 6' 23" (Visa); 2. Roselière, à R. Raphael.

Non placés: Sarcelle, République, Ronard, Aquilon, Solferino, Chiquita, Recta, Lupin, Riga, Minute, Royale, Sarasin, Rabut, Autefois.

Prix mutuel à 5 fr.: 23 fr. 50.

Prix Valencourt, 3.000 fr., 3.200 m. 1. Méduze, à M. J. Lemonnier, 3' 20" 3/5 (Maux); 2. Souriant, à S. Strogoff.

Non placés: Sensitive, Satin Noir, Sarah Bernhardt, Senonches.

Prix mutuel à 5 fr.: 40 fr. 50.

Prix de la Seine, 10.000 fr., 3.200 m. 1. Qui-naud, à M. E. Bonneau, 5' 01" (prop.); 2. Kilon, à S. Cléopâtre.

Non placés: Belwood, Claude M. Malley, Bonnaise, Ollie, Reine Claude, Laura T. Pom-pier, Nicaron, Woodcourt.

Prix mutuel à 5 fr.: 79 fr. 50.

Prix de la Seine, 3.000 fr., 3.200 m. 1. Robert Diabolo, à M. L. Clère, 5' 58" (Tess-nière); 2. Rébecca, à S. Wilna.

Non placés: Belle Étoile, Quintilla, Rouges Terres.

Prix mutuel à 5 fr.: 40 fr.

Prix des Tribunes, 3.000 fr., 3.200 m. 1. Pourquoil, à M. O. Dierckx, 4' 37" (Holland); 2. Révéillon, à S. Qui Va La.

Non placés: M. G. Guitance, Quittance, Rachel, Thishoo, Quicktime.

Prix mutuel à 5 fr.: 33 fr.

P. S. — Que la province se réjouisse, la Société d'Encouragement va devenir très libérale à son égard. Son Comité réuni jeudi dernier a décidé que le budget des réunions départementales serait considérablement augmenté et que de nombreux petits prix seraient créés pour que tout le monde en ait sa part.

VENTE DE YEARLINGS

Début des ventes de yearlings: scène de l'action, les pelouses de Saint-James; conducteur des enchères, M. Chéri R. Halbronn. Comme on vendait les yearlings de Jardy, élevés par M. Edmond Blanc, et ceux de Becheville, élevés par M. Doudouche, l'assistance était nombreuse et de choix.

J'ai noté au vol quelques belles adjudications; les voici:

Champfleur, 11.200 à M. Albert Menier.
Miss Jacqueline, 10.000 à M. de Saint-Alary.
Panache, 7.200 à M. X. Balli.
Cyrano, 5.800 à M. le prince P. d'Aren-berg.

Varese, 5.500 à M. de Saint Menier.
Ellison, 5.300 à M. Guinebert.
Le Bellâtre, 5.000 à M. Wood.
Nouvelle Lune, 4.500 à M. le comte A. de Ga-nay.

Le total général des enchères de la journée s'est élevé à bien près de cent mille francs. C'est un chiffre.

Sur les gazons de Saint-James, autour de la tribune de l'organisateur, se pressaient:

MM. Edmond Blanc, H. Dalamarre, Ephrussi, baron Finot, Th. Doudouche, comte de Lastours, comte de Ganay, comte A. de La Marais, comte A. de Ganay, Albert Menier, baron d'Alimay, baron de Bray, Balli, Gaston-Dreyfus, prince P. d'Arenberg, baron Desbarrats, vicomte de Lastours, comte de Tracy, vicomte de Roche-fort, comte Le Gualès de Mézauzan, J. de Brémont, J. Stern, de Soukassanet, Georges Salmon, comte de Vaux, comte de Mous-tiers-Meriville, R. Lazard, vicomte et vicomtesse Foy de Gasté, Sauteraud, Wysocki, G. Le-gat, G. Cadillon, Eshway, comte de Barres, J. de Fontenay, comte de Saint-James, comte de Saint-Marc, Fischhof, F. Oppenheim, Paul Doudouche, Pochy, Rambaud, et de nombreux entraîneurs.

Robert Milton.

PETITES NOUVELLES

Automobile. — L'Exposition de l'Automobile-Club aux Tuileries bat son plein. Chaque jour y amène une foule de plus en plus nom-

breuse. L'irréprochable perfection de l'installation contribue assurément pour une forte part à ce très grand succès.

Il est manifeste que l'attention se concentre de plus en plus sur la voiturette: son prix moyen, son élégance, sa commodité au point de vue du logement, de la maniabilité, les nombreux agréments que présente ce véhicule comme instrument de voyage, tout contribue à lui gagner la faveur du public.

L'avenir est à la voiturette à 2.000 francs! Presque tous les constructeurs, d'ailleurs, en exposent deux ou trois modèles.

Conséquence assez inattendue: l'Exposition d'automobiles aura mis à la mode l'aérostation. Les inscriptions affluent pour les ascensions du dimanche et du jeudi.

Si, comme la hausse du baromètre le fait espérer, le temps s'établit au beau, il faudra doubler le nombre des aérostats.

Les causeries-conférences vont se continuer dans l'ordre suivant:

28 juin: Automobile, par M. le comte de Chasseloup-Laubat, ingénieur civil.

29 juin: L'Electricité en automobile, par M. Hospitalier, professeur à l'Ecole de physique et de chimie.

1^{er} juillet: Les Châssis des véhicules automobiles, par M. le comte de La Valette, ingénieur des mines.

2^e juillet: Les Moteurs, les Machines-outils, par M. Chauveau, ingénieur civil.

3^e juillet: Les Balloons automobiles, par M. Aimé, secrétaire général de l'Aéro-Club.

Les causeries commenceront à dix heures du matin.

— Les plus gracieuses voiturettes à remorque sont exposées au stand Vinet, aux Tuileries. Il y a là un choix merveilleux de tous les modèles qui séduisent de nombreux motocyclistes.

— Les nouveaux engagements pour la course du tour de France sont les suivants:

Véhicules: n° 10 de Lucenski, 11 Clément, 12 J. Teste.

Motorcycles: n° 1 G. de Méaulne, 2 Bardin, 3 Teste.

— On sait que la clôture des inscriptions est fixée au 30 juin.

Les voiturettes Decauville, bien qu'ayant un moteur à trois chevaux seulement, figurent honorablement dans toutes les courses auxquelles elles prennent part. Elles ont même remporté presque toujours le premier prix de leur catégorie.

Hippodrome. — C'est aujourd'hui, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu, à la piste municipale du bois de Vincennes, la troisième et dernière journée du Grand Prix cycliste 1899.

Le programme comprendra:

1^{re} Course des non-professionnels U. V. F.
2^e Finales des courses amateurs F. C. A. F. et U. S. F. S. A.

3^e Demi-finales et finale du Grand Prix.
4^e Course de 50 kilomètres.

Les demi-finales du Grand Prix comprennent: Momo, Jacquelin, Pasini, Tomassini, Jaap-Eden, Bourillon, Louvet, Parib et le gagnant du prix de l'Espérance.

Les 50 kilomètres comprennent le nombre formidable de 13 engagés, savoir:

Bourtois, Bouhours, Champion, Simart, Contet, Digeon, Samary, Leynaud, Tom Linton, Walters, Bon, Classic.

« A vouloir blanchir un nègre, on perd son savon ». De même il est inutile de parler engrenages à des fabricants de bicyclettes à chaînes. Le nom seul d'« Acabane » met hors d'équilibre car on ne peut pas en avoir au garage où vous n'avez; allez donc à la Métropole, et là on vous expliquera, s'il en est besoin encore, en quoi consiste la supériorité de la transmission nouvelle.

Courses à pied. — C'est aujourd'hui qu'aura lieu les Grands Prix annuels du Racing-Club de France, sur le terrain du club au bois de Boulogne.

C'est au cours de cette réunion que se disputent les Grands Prix, course de 1.000 mètres par équipes, l'une des épreuves les plus importantes de l'année.

Lawn-tennis. — L'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques fera jouer, à trois heures de l'après-midi, sur les courts du Tennis-Club de Paris, boulevard Exelmans, les demi-finales et la finale de son Championnat de lawn-tennis (simple). Restent en présence, MM. Aimé, Lebrun, Letord et Lecaron, tous les quatre du club.

TIR

A la réunion tenue, hier après-midi, au « Club des Chasseurs », les poules ont été gagnées par MM. Plagino, Braunn et Harry Schofield.

Se sont classés seconds: MM. A. Baillet, Louis Marc et Léon Lecuyer.

Mardi prochain, de deux à quatre heures, au vélodrome de la Seine, continuation du Championnat public de tir sur oiseaux artificiels organisé par le Club.

Paul Manoury.

SMALLER ADVERTS, nouveaux dentiers invisibles, basés sur la science moderne, la plus belle invention de l'art dentaire, succès assuré. Avenue du Canal, 10, 12, 14, rue Meyerbeer, 2.

ERNST DIAMANT DE CAP IMITATION (la plus brillante et la plus dure). Boulevard des Italiens, 24. — Prix bon marché.

VIOLETTE IDEALE HOUSIGANT, 10, rue de Valenciennes.

EAU GAZEUSE SCHMOLL
EAU DE SOURCE STÉRILISÉE
LA PLUS PURE
DES EAUX DE TABLE
0,25 LA BOUTEILLE
Verre compris.

SOCIÉTÉ PARISIENNE DES EAUX GAZEUSES ET MINÉRALES
20, rue des Quatre-Frères, PARIS.

Nubian CRÈMES ET PRÉPARATIONS POUR LE VISAGE.

ICILMA SOUVENIR contre les Piqures d'Insectes, 5, Avenue de l'Europe, PARIS.

LES ANALYSES MÉDICALES (urines, crachats, sang, etc.) exigent un outillage perfectionné et une grande science. Elles sont exécutées d'une façon irréprochable dans le Laboratoire modèle.

DE LA PHARMACIE NORMALE rue Drouot, 19.

par l'un des directeurs, ancien chef de laboratoire de la Faculté de médecine de Paris.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs.
Par dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

FRANÇAIS. — 1 h. 0/0. — Polytechnique; le Malade imaginaire.

AMBIGU (2 h.), FOLIES-DRAMATIQUES (2 h.), CLUNY (2 h. 0/0).

Même spectacle que le soir.

SOIRÉE

OPERA. — 7 h. 0/0 h. — La Burgonde.

Lundi 26: Faust.

FRANÇAIS. — 8 h. — Le Mariage de Figaro.

Lundi: Le Torment.

OPERA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Cendrillon.

Lundi: Même spectacle.

AMBIGU. — 8 h. 1/2. — La Légion étrangère.

THEATRE LYRIQUE DE LA RENAISSANCE. — 8 h. 1/2. — Si j'étais Roi.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — Madame Pistache.

CLUNY. — 8 h. 1/2. — Charlotte et Nicaise; les Bonsseigneurs.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Le Mandat; Joli Sport.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Roi des Gascons.

BOUFFES DU NORD. — 8 h. — Les Jésuites.

MONTMARTRE. — 8 h. 0/0. — Jeanne la Maudite.

CIRQUE D'ETE. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

CINEMATOGRAPHIE, fondée par MM. Lumière, de Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

Concerts et Auditions symphoniques

JARDIN D'ACCLIMATATION (3 heures).
Mirvalde, valse (A. Bosc). — Ouverture de Ruy Blas (Mendelssohn). — Romance à l'Étoile du Nord (Wagner). — Exécution par M. Brousse, de l'Opéra. — La Fille du Régiment, fantaisie (Donizetti). — Les Jolies Viennoises, valse (Strauss). — Marche des Républicains (L. Laffitte). — Le Dictionnaire des Poignards (MEYERBEER). — Jura et Cortège (Le Borne). — Carmen, fantaisie (BIZET). — Marche du Songe d'une nuit d'été (Mendelssohn).

Musiques militaires

25 juin. De 5 à 6 heures.

TUILERIES. — Garde républicaine.

Sous-chef: M. Papaya.

Marche solennelle... G. PARES.
Le Val d'Andorre, ouverture... HALÉVY.
Les Cloches... LUIGINI.

Le Songe d'une nuit d'été... A. THOMAS.
Idylle bretonne... PILLEVERTE.

PALEIS-ROYAL. — 2^e cuirassiers.

Floral, allégo... TILLAND.
Le Sommeil de Diane, fantaisie... BLEU.
Ruy Blas, valse... SALI.
Ma Reine, valse... COOTE.
Vert-Galant, quadrille... LABOIN.

LUXEMBOURG. — 3^e d'infanterie.

Chef: M. E. Grossin.

Moscou... ALLIER.
Rome et Juliette... GOUNOD.
Portugal... TOULIER.
Sigurd... REYER.
Souhait à la France, chant... PESSARD.

PARC MONCEAU. — 7^e d'infanterie.

Chef: M. Allier.

Ronde des Petits Pierrots... BOSCH.
Une Journée à Vienne, ouv... SUPPÉ.
Venezia, valse... DESORMES.
L'Amour... CALADRE.
Pickpockets, polka... G. ALLIER.

JARDIN DES PLANTES. — 11^e d'infanterie.

Chef: M. Perlat.

Marchons au pas! allégo... SIGURD.
Le Roi de Lahore, ouverture... MASSENET.
Andante et Polka, duo... P. ROUGNON.
3^e Marche aux flambeaux... MEYERBEER.
Chanson du Fantassin, chant... PERLAT.

SQUARE PARMENTIER. — 4^e d'infanterie.

Chef: M. A. Vivier.

Galan Messenger... A. VIVIER.
Brune et Blonde... LENTZ.
Hydra... HAYNAUD.
Idylle bretonne... PESSARD.

PLACE DE LA NATION. — 8^e d'infanterie.

Chef: M. A. Girone.

Hamlet, marche... A. THOMAS.
Carmen, fantaisie... BIZET.
Faust, scène de l'église... GOUNOD.
Phédre, 1^{re} marche... MASSENET.
La Traviata, mélodie et valse... VERDI.

PARC MONTMARTRE. — 11^e d'infanterie.

Chef: M. P. André.

Allégo militaire... X...
Frédérique, ouverture... P. ANDRÉ.
Jalousie et Coquette, mazurka... CORBIN.
L'Amour... BIZET.
Champagne, polka... TOURNER.

De 4 à 5 heures

BUTTES-CHAUMONT. — 11^e d'infanterie.

Sous-chef: M. P. Poignin.

Le Troyen, allégo... BRIOS.
Hamlet (de la Printemps)... A. THOMAS.
Phédre, 1^{re} marche... MASSENET.
Aida, sélection... VERDI.
La Houzarde, valse... L. GANNE.

Spectacles, Plaisirs du Jour

OLYMPIA. — Tous les soirs spectacle varié.

La Fée des Poupées, grand ballet.

LES PHOQUES JONGLEURS.

SEVERUS SHEPHERD.

Dimanches et fêtes matins. **OLYMPIA**

JARDIN DE PARIS TOUS LES SOIRS à 8 h. 1/2.

SPECTACLE VARIÉ — CONCERT-PROMENADE.

MARIGNY THEATRE. Les dix frères KREMO, etc., etc.

AMBASSADEURS. VIVETTE GUILBERT; Sultane, Raitor, Amélie, etc.

ALCAZAR D'ETE. Polin, Fragon, Maurel, Rosalba; John Hewitt; Bertin; Miss Foy, etc.

LA BODINIÈRE. TOUS LES JOURS à 8 heures et à 4 h. 1/2.

Matinées-Conférences. — Le soir, Spectacle.

PARISIANA. Plus que Raide, revue: Anna Thibaut, Rosal, V. de la Roche, etc.

THEATRE. 58, rue Pigalle, Tel. 136.42. Tous les soirs, 9 h. 1/2: Fursy, Hyspa Moy, Revue TABARIN, chez la portière, Le Gallo, Mary Auber.

LES MATHURINS. 213-14, 9-12. A la gare, revue. 36, Mathurins, Bonnaud, Baltha, Meudot.

LES CAPUCINES. 39, B. Capucines, Tel. 156.40. Paulette Goddard.

MOULIN-ROUGE. Tous les soirs, à 8 h. 1/2. Spectacle-Concert-Bal dans le Jardin, Salle couverte en cas de pluie.

CIGALE. 407.60. — Tous les soirs, 8 h. 1/2. L'Opéra de la Cigale.

CARILLON. 43, r. T. Auvergne. — Tél. 256-43. 3^e d'infanterie.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL. Attractions variées.

GRANDE ROUE. 41, rue de Suffren, 74. — De 11 h. à 11 h. 1/2. Ent. 1^{re} Ascens. 1^{re} d'infanterie.

PARIS 1400. 100, rue de Suffren, 100. — Tous les soirs, de 9 h. à 12 h. Entrée: 1 fr. Le vendredi: 2 fr.

TOUR EIFFEL. Ouvert de 10 h. matin à 10 h. soir.

JARDIN D'ACCLIMATATION. — Fêtes de nuit. Festival-Concert sous la direction de J. L. FITTE, de l'Opéra. Le Songe d'une nuit d'Orléans, par Rodel. — Attractions variées.

BYE. JUMELLES, place des Capucines, photographique. Ne vous servez que de la plaque au gélatino-bromure BYE, spécial, 60, Ch. d'Antin, Paris.

AVIS MONDAINS

Correspondance personnelle

AVIS. Pour simplifier l'envoi des insertions de CORRESPONDANCE PERSONNELLE, nous délivrons des BONS DE 6 FRANCS. Chaque Bon représente une ligne.

M. Attend imp. gr. let. annoncée pour qu'il silence? Ecr. jeudi gr. let. déposé, et nouv. adr. T. Y. Z. Y.

BREVETS D'INVENTION

BEAUCOUP D'ARGENT

A GAGNER un peu de temps par homme actif par l'achat de mon invention brevetée.

Estimation des articles de 1^{re} et 2^e ordre, bon marché (50 p. cent). Licence pour fabricants. Plus amples détails à quiconque adressera offres sous D. G. 144, à RUDOLF MOSSE, office d'annonces, DRESDE (Saxe).

Chevaux et Voitures

DEPART 3 CHEVAUX, 17, r. La Trémolle, le matin.

A VENDRE excellente PAIRE CHEVAUX GRIS, plein service, très connus, toutes garanties, 20, rue La Pérouse, le matin avant 11 heures.

300 VOITURES NEUVES ET OCCASION. MAISON STIEBEL, 159, rue de Courcelles.

PAIRE CHEVAUX, gris foncé, 1863, excellents trotteurs, plein serv. 131, rue Longchamps, av. midi.

A VENDRE très belle et très grande JUMENT de coupe, 14 ans — GABILLON, 31, Chapelle-Élysées.

Belle JUMENT baie, 5 a., 1760, nette, dressée selle, voiture, garant. 2.000 fr. Midi à 2 h. r. Marbut, 18.

A vendre VIS-A-VIS et PHAETON, 17, rue Leroux.

Beau CHEVAL, seul ou à deux, bai, 1862, Superbes act. B. d'Argenson, 14, Neuilly-s/S., 9^e à midi.

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

OLYMPIA

Chasse

BELLE CHASSE à Louer en l'étude de M. Chiquin, notaire à Neuilly-Saint-Front (Aisne), le 29 juin 1899, à une heure; 338 hectares plaines et 157 hect

